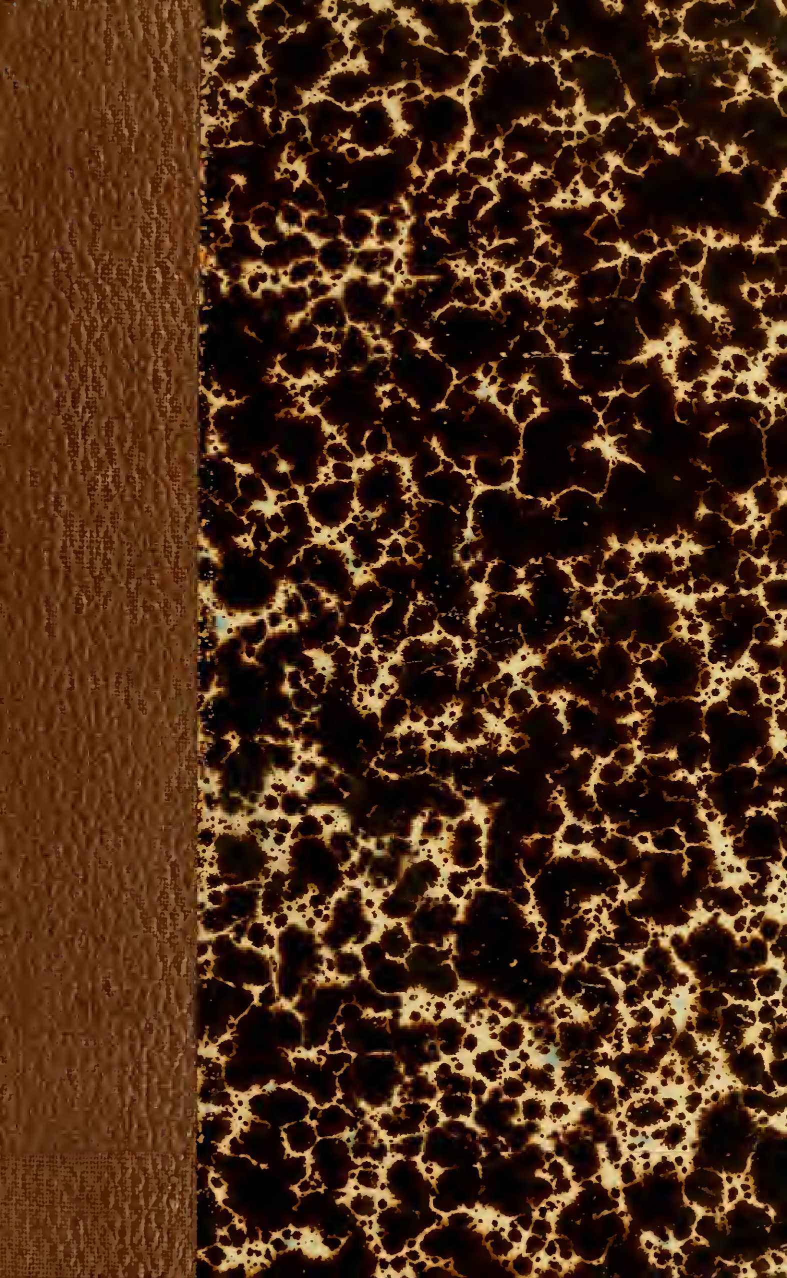
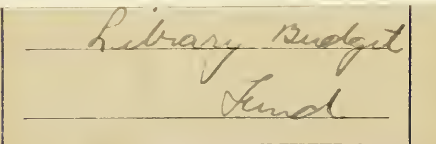



Library Budget
Fund

à Monsieur G. Lanson,
hommage respectueux et
reconnaissant,
Jean Vic.

AMUSEMENTS

SERIEUX ET COMIQUES

LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS » est imprimée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13,5 × 19,5).

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N° 

Le texte reproduit dans ce volume est celui de la seconde édition originale (1707). Les variantes donnent le texte de la première édition originale (1699).



Charles-Rivière DUFRESNY

(1648-1724)

Gravé par Achille Ouvré

D'après un portrait peint par Ch. Coypel.

COLLECTION

DES

CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

Charles DUFRESNY

AMUSEMENTS
SÉRIEUX ET COMIQUES

TEXTE NOUVEAU PUBLIÉ AVEC UNE INTRODUCTION

ET DES NOTES

PAR

Jean VIC

Orné d'un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1921



INTRODUCTION

PAR

JEAN VIC



INTRODUCTION

I

On trouve, dit-on, des écrivains qui sont dans leur personne tout le contraire de leurs écrits. Dufresny n'est pas de ce nombre : rien n'est plus semblable à ses œuvres que sa vie : le titre même qu'il a donné à un petit livre sans règles et sans contrainte, *Amusements sérieux et comiques*, dit à merveille son histoire. « Tout est amusement dans la vie, déclare-t-il en commentant ce titre ; la vertu seule mérite d'être appelée occupation ». Et pendant toute son existence, — qui fut longue, puisqu'elle va de la Fronde à la Régence, de 1648 à 1724, — Dufresny s'est amusé, en se gardant bien d'être vertueux.

Son origine remonte à un amusement du bon roi Henri, qui trouva un jour à son goût la belle jardinière d'Anet, et en eut un enfant.

On pourvut celui-ci d'une sinécure ; on le fit « garçon de la chambre du roi » ; il fut le grand-père de Charles Dufresny, et cela valut au futur poète d'enviables privilèges. C'en était un, que de naître à la cour, et c'en fut un autre, plus enviable encore, que cette curieuse ressemblance qu'il fit paraître bientôt avec son royal ancêtre. Celle-ci se traduisait, au moral, par un enjouement et des saillies si plaisantes, par un tel talent pour s'amuser et pour amuser les autres, que dès l'enfance il gagna la faveur du jeune Louis XIV son cousin. Il avait mille ressources aimables pour le délasser de son métier de roi : il savait faire des chansons extrêmement spirituelles, dont il composait lui-même les airs, et qu'il mimait à ravir ; il savait découper des personnages et les disposer en tableautins comiques, de la façon la plus imprévue ; il savait même dessiner des jardins à l'anglaise avant que les Anglais s'en fussent avisés, et il fut question, dit la légende, de lui confier le dessin du Parc de Versailles. Il rappellera plus tard au roi, en lui demandant une grâce, *ce privilège ancien qu'il a de l'amuser*. Mais il s'amusait aussi pour lui-même, en regardant autour de lui, de ce sommet des grandeurs humaines où le hasard lui donnait une petite place. Aussi peut-il dire,

au début de son livre, avec une pointe de mélancolie : « J'ai commencé bien jeune le voyage du monde... » — et il se trouve à même de porter sur les intrigues de cour et le génie cruel des courtisans « acharnés à la Fortune » des jugements sans indulgence ([a]).

Il faut beaucoup d'argent pour s'amuser avec élégance : Dufresny était prodigue. Il tenait table ouverte et faisait le Mécène ; il avait de coûteuses et originales fantaisies : si bien que Louis XIV se déclarait impuissant à l'enrichir. Il semble aussi qu'il ait tenu de son aïeul le goût des multiples expériences amoureuses. Mais quand vers la quarantaine le roi se rangea, Dufresny crut devoir faire de même : il se maria, — et il s'en repentit. On trouvera plus loin ([b]) l'expression non déguisée de sa déconvenue. De son mariage, il eut trois enfants ; ce qui nous vaut, dans les *Amusements*, quelques réflexions aimables sur l'affection paternelle et l'ingratitude filiale ([c]). Bientôt, en 1688, après six ans d'union, sa femme mourut ; impuissant à s'en affliger, Dufresny fit sur son veuvage une chanson fort piquante ; et plus tard, tant dans ses comédies que dans son livre de

([a]) Voir ci-dessous le IIe Amusement, p. 62 et suiv.
([b]) Voir le VIIe Amusement, p, 104. et le XIe, p. 141-142.
([c]) XIe Amusement, p. 145 à 150.

prose ([a]), il se plut à dire sur les veufs et sur les veuves des choses vraiment très amusantes.

Vers la même époque, — sans qu'on puisse préciser, car cette vie mouvementée et mal connue est assez difficile à suivre — Dufresny jugea sans doute qu'on ne s'amusait plus assez à la cour, où le vent, décidément, avait tourné, et où s'affirmait le règne sévère d'une Madame de Maintenon ; il vendit la charge d' « huissier de la chambre du roi » dont il était titulaire, et il vint se fixer à Paris. Il s'y amusa de plus belle. Pour échapper à toute contrainte, il y possédait deux ou trois logements dans différents quartiers : mais il passait le plus clair de son temps dans les tripots, où il jouait un jeu effréné, et dont on lira dans son X^e chapitre ([b]) une si curieuse description. Il y rencontrait un autre joueur, comme lui joyeux épicurien, Regnard, avec qui il se lia bientôt. Or, Regnard, au retour de ses voyages, s'était fait auteur par passe-temps ; il avait choisi le genre le plus amusant : la comédie ; et il avait donné la préférence aux comédies les plus faciles : ces sortes de revues que jouaient, à grand renfort de mise en scène, les acteurs italiens.

(a) Voir ci-dessous les p. 111 à 115.
(b) P. 124 et suiv.

L'exemple était bien pour tenter Dufresny, qui s'empressa de le suivre, et c'est ainsi qu'après une vie de plaisirs, à quarante-cinq ans, il fit, en guise d'amusement nouveau, ses débuts d'homme de lettres.

En cinq années, il donna au Théâtre italien soit seul, soit en collaboration avec son ami, une dizaine de pièces, sans règles, mais pleines de fantaisie, riches d'idées divertissantes et qui eurent toutes beaucoup de succès. Il avait, en écrivant, pris goût à écrire : dès 1692, trois semaines seulement après l'*Opéra de campagne*, qui est sa première pièce italienne, il affronta le Théâtre français. Il avait trouvé plaisant de personnifier dans le héros d'une comédie de caractère, *Le Négligent*, le principal trait de sa propre nature : l'insouciance, le désir exclusif de « se réjouir ». Mais il fallait, sur la scène des Français, de la « conduite » dans l'intrigue, ce qui est assez incompatible avec la « négligence » ; aussi l'accueil du public fut il tiède. Dufresny ne se découragea pas : il entraîna Regnard — qui, lui, était très fort en « conduite » — sur cette nouvelle scène, et ils donnèrent ensemble en 1694 cette petite pièce charmante qu'est *Attendez-moi sous l'orme*. Puis, continuant à s'amuser de ses propres vices, il proposa à son ami un *Joueur ;* mais hélas ! le

jeu devait toujours lui porter malheur : dans des circonstances restées obscures, Regnard lui prit son idée, et le devança. Dufresny se fâcha, et donna une autre comédie sur le même sujet, le *Chevalier joueur* (1697) ; elle tomba ; et il passa — il passe encore — pour avoir été le plagiaire. Peu de temps après, Madame de Maintenon faisait interdire les comédiens italiens, qui avaient osé la plaisanter. Le pauvre Dufresny se trouvait, par ce double coup, éloigné du théâtre et privé des ressources qu'il en retirait.

Sans doute connut-il alors, plus que jamais auparavant, les cruels déboires du joueur dépouillé et du prodigue endetté ; il se consolait dans les cafés, dont il parle avec une sorte de reconnaissance ([a]), et aussi dans ces « cercles bourgeois », que l'on verra plus loin ([b]) longuement décrits. Sa conversation y était fort appréciée : plusieurs contemporains nous disent combien elle était originale, imprévue, amusante. Il s'avisa d'utiliser pour un livre ce bouillonnement d'idées qu'il répandait dans ses entretiens ; il écrivit un petit ouvrage qui est comme un bavardage à bâtons rompus ; ce furent ses *Amusements sérieux et comiques*.

([a]) Voir le X[e] Amusement, p. 129-130.
([b]) P. 133 et suiv.

Le livre parut en 1699, et comme nous le raconterons en son lieu, il eut du succès. Quelques mois auparavant, on avait chargé l'auteur de mettre au point et d'enjoliver « pour en faciliter la vente » le manuscrit d'un certain M. de Frontignières : *Le Puits de la vérité, histoire gauloise.* Cet ouvrage, une espèce de roman, assez agréable, parut en cette même année 1699. Mais Dufresny ne dut pas juger très divertissant un tel travail de librairie : le théâtre restait sa grande passion, son incomparable amusement ; il y retourna l'année même, et pendant onze ans ne donna plus que des comédies. C'est à peine s'il prit le temps, en 1707, de revoir et d'augmenter son petit livre : la seconde partie qu'il promit à cette occasion ne parut pas.

Ses dix comédies de cette période, données toutes au Théâtre français (qui restait alors sans concurrent) et toutes écrites en prose, sont d'une invention très ingénieuse et très personnelle. Mais le public n'appréciait pas toujours cette originalité : parfois le succès était vif — pour l'*Esprit de contradiction* par exemple ou pour le *Faux instinct* — ; parfois, pour *Sancho Pança* entre autres, la pièce tombait dès la « première », sans même atteindre le dénouement... Dufresny était voué à cette

succession de hauts et de bas : sa vie même, à cette époque, en était faite — et peut-être trouvait-il à ces alternatives constantes quelque chose d'amusant. Tantôt donc il roulait « dans un galant équipage », tantôt « il courait à pied toute la ville », sans un sou vaillant : à tel point, racontent les médisants, que devant un jour trois cents livres à sa blanchisseuse, et ne pouvant les payer, il l'épousa ! Libre à chacun de croire que la blanchisseuse avait d'autres charmes que celui de sa dot...

Le roi, qui continuait à le protéger, et même à le surveiller, venait à son secours dans les cas les plus pressants : il lui servit à partir de 1700 une rente de douze cents livres, en la qualité, tout honorifique, de « dessinateur de ses jardins ». En 1710, il mit terme pour un an, « par arrêt rendu en son conseil », aux poursuites qu'exerçaient contre lui de cruels créanciers ; et à la faveur de ce délai, il lui procura un nouvel amusement.

Devizé venait de mourir, le *Mercure galant* se trouvait sans rédacteur. Plusieurs confrères avaient songé à Dufresny, causeur si brillant, que chacun connaissait pour un homme d'imagination. Et Dufresny demandait un privilège : Louis XIV le lui accorda, à la seule condition « qu'il ne ferait pas de politique ». Le nouveau

journaliste commença par tout bouleverser dans le *Mercure*, déclarant dès le début qu'il entendait se « réjouir » et réjouir ses lecteurs. Il déploya pour y réussir, une grande fertilité de moyens, et s'ingénia en particulier à développer, avec beaucoup de verve, les idées multiples qui se trouvaient en germe dans le petit livre de 1699. On a gardé souvenir surtout du très vivant et hardi *Parallèle d'Homère et de Rabelais*, qui brode sur un thème indiqué dans la Préface des *Amusements* ([a]). Malgré un succès considérable, la régularité d'un recueil mensuel ne tarda pas à « ennuyer » Dufresny : il négligea bientôt son *Mercure*, puis en 1714, en céda le privilège, et dit adieu au journalisme.

Par la même occasion, il dit adieu à la prose, dont il était excédé sans doute après ces quatre années : désormais, il employa tout son loisir à faire des comédies en vers. En cinq ans, il en fit jouer quatre : et bien qu'il fût septuagénaire, la quatrième, *le Mariage fait et rompu*, passe pour son chef-d'œuvre. Puis pour amuser ses dernières années, il s'avisa de mettre en vers toutes ses anciennes comédies en prose... Cette fin de carrière fut attristée pour lui par plus d'une épreuve : la mort de Louis XIV, son

([a]) Voir ci-dessous les p. 49 à 52.

protecteur fidèle, l'avait, dit-on, rendu malade de chagrin ; car il n'avait cessé d'avoir pour le roi une affection et une admiration sincères, dont on trouve dans les *Amusements* [a] un double témoignage. Depuis, malgré une largesse du Régent, les conditions matérielles étaient pour le pauvre auteur de plus en plus dures : il y remédiait tant bien que mal, — en vendant ses tableautins par exemple, — et il s'en distrayait de son mieux ; en dehors de la poésie, le jardinage et l'architecture, conçus à à sa façon personnelle, la société « du grand monde », où il ne cessa d'être très estimé, et le commerce de ses confrères de lettres, qui ne l'appréciaient pas moins, lui firent une vieillesse aimable. Mais il voulut, avant de mourir, goûter de ce dernier amusement qui consiste pour le diable à se faire ermite : en l'automne de 1724, étant tombé malade, il céda à la prière de ses enfants, et, « par principe de conscience », brûla tous ses manuscrits. Il y avait là plusieurs comédies achevées — et, pour plus de malheur encore, cette seconde partie des *Amusements sérieux et comiques* qu'il devait, en 1707 [b], « donner l'année prochaine »... Dufresny mourut peu de jours après cet holo-

(a) IIe Amusement, p. 64, XIIe, p. 179.
(b) Voir ci-dessous la p. 52.

causte. Le souvenir de l'homme aimable qu'il avait été resta vivant pendant tout le XVIIIe siècle ; mais la postérité lointaine est dure pour qui songe moins à elle qu'à son propre plaisir : elle s'est vengée de Dufresny en l'oubliant.

II

Les *Amusements* eux-mêmes n'ont pas échappé à cet oubli. Certes on n'a pas cessé d'en parler ; mais pendant longtemps ils ont été un simple titre, non plus une œuvre. Et on les a tellement négligés qu'on ne connaissait plus au siècle dernier la date de leur apparition. On les donnait pour publiés en 1705. En réalité, l'édition originale, datée de 1699 sur le titre, porte un achevé d'imprimer du 6 décembre 1698 ([a]). Elle est aujourd'hui d'une grande rareté. Publiée chez Claude Barbin, elle forme un volume in-16, assez bien présenté, qui comprend 288 pages, imprimées en gros caractères, et une table, d'une disposition très curieuse ([b]), n'occupant pas moins de trente feuillets. L'ouvrage est anonyme, et se pré-

(a) Le privilège est daté du 11 juillet de la même année.

(b) Voir à la fin de ce volume la note 1 de la p. 181.

sente sous ces seuls mots : *Amusemens sérieux et comiques.*

Le nouveau volume fut annoncé en quelques lignes dans le *Journal des savants* du 9 février. Et à peine eut-il paru que les contrefaçons commencèrent. *Les Nouvelles de la République des lettres* que rédigeait en Hollande le consciencieux Jacques Bernard, successeur de Bayle, signalent dès le mois de mars une édition faite à Amsterdam par Henri Desbordes. Le compte rendu juge l'œuvre avec faveur ; il insiste sur les intentions morales et aussi sur le « tour tout nouveau » que l'auteur a su donner à des matières « qui semblent épuisées depuis longtemps ». Cette impression de Hollande semble avoir eu plusieurs tirages. Peu après, Lyon, officine de contrefacteurs, lançait une fort mauvaise édition sous l'adresse mensongère d' « Estienne Roger à Amsterdam » : on en connaît aussi plusieurs tirages, qui portent les dates de 1700, 1702, 1705 ([a]). Dufresny lui-même réimprima son œuvre en 1706, chez Ribou, avec un nouveau privilège, où son nom est donné pour la première fois. On voit que les *Amusements* avaient la faveur du

([a]) Nous ne cherchons pas à donner une liste complète. Certaines éditions contemporaines sont attribuées à « M. de Fontenelle ».

public ; ils valaient en outre à l'auteur — qui ne s'était, jusqu'alors, essayé que dans le genre inférieur de la comédie — l'estime des vrais lettrés : ce livre, jugeaient-ils unanimement, « fait beaucoup d'honneur à M. Dufresny [a] ».

Celui-ci crut devoir répondre à un aussi bon accueil par une seconde édition « revue, corrigée et augmentée ». Il la mit à jour au début de 1707, chez la Veuve Barbin, en se faisant compliment « d'une réussite qui n'est plus douteuse [b] ». Mais par un hasard singulier, ce texte nouveau est resté jusqu'ici entièrement inconnu [c]. Le texte choisi pour les « Œuvres » de Dufresny en 1730, et toujours reproduit par la suite, est le texte primitif, celui de 1699. Le texte de 1707 — qui se trouve être la forme définitive de l'ouvrage — a donc la valeur d'un véritable inédit ; c'est lui que nous publions plus loin. Les additions n'y sont pas sans importance — le livre a passé de 288 pages à 319 — et rien n'est plus curieux que la façon dont elles ont été faites : rien surtout ne caractérise mieux les méthodes de l'auteur.

Dans le premier chapitre, elles sont nom-

(a) Abbé Bordelon, *Dialogues des vivants*, p. 190.
(b) Voir ci-dessous la p. 48.
(c) Nous l'avons signalé pour la première fois dans la *Revue du XVIIIe siècle*, année 1917, n° 1.

breuses, soignées ; elles sont rattachées au contexte par les modifications et corrections nécessaires : l'ensemble est entièrement renouvelé. Dans le second, elles sont en petit nombre, plus courtes, et pour la plupart simplement intercalées ; les corrections sont rares. Dans le troisième, il n'y a plus qu'une seule addition, assez maladroite [a], et trois ou quatre variantes. Dans le quatrième, on note à peine deux ou trois corrections de mots ; mais, tout à la fin, on trouve un long épisode nouveau, où l'on reconnaît, non sans surprise, une scène empruntée à la *Malade sans maladie*. Cette comédie de Dufresny, tombée huit ans plus tôt, à la première représentation, était restée manuscrite ; et l'auteur s'est arrangé tant bien que mal pour que la scène en question — laquelle est d'ailleurs d'un excellent comique — puisse, sans trop d'invraisemblance, se passer dans un coin du Palais. Enfin, après cette singulière addition et une autre de trois lignes au chapitre suivant, on n'en trouve plus une seule dans tout le cours du livre, on ne rencontre plus la moindre correction : en sorte que le travail de révision a porté sur un quart seulement de l'ouvrage. L'auteur a pris soin de se disculper :

---

[a] Voir les p. 69-70 et les notes.

« Ma première édition n'était qu'un ébauche ; ce que j'y ajoute augmentera l'ébauche sans la finir » ; et, quoi qu'on fasse, « tous les ouvrages des hommes ne sont que des ébauches ». On pourra d'ailleurs, dans le texte ici donné, se rendre compte directement des deux états successifs de la rédaction : nous avons signalé par un signe conventionnel les passages nouveaux, et indiqué en note toutes les variantes.

L'édition augmentée de 1707 ne put échapper plus que la première à la contrefaçon : il parut, les années suivantes, diverses impressions hollandaises ou lyonnaises. Depuis, le livre a été reproduit — mais toujours, comme nous l'avons dit, sous sa forme primitive — dans les diverses collections des œuvres complètes ou choisies de Dufresny, et parfois aussi, au XVIIIe siècle, en éditions isolées ([a]). Nous verrons bientôt quelle fut, jusqu'à 1830, sa postérité littéraire.

Il nous faut auparavant éclairer ses origines. Dufresny lui-même nomme ses maîtres : « Monsieur de La Rochefoucauld et Monsieur Pascal ([b]) ». Mais il ne nomme pas son modèle

(a) Il n'existe au XIXe siècle qu'une seule édition séparée, défectueuse et tirée à petit nombre : celle de Jouaust dans le *Cabinet du bibliophile* (1869).

(b) P. 58.

le plus direct, qui est, de toute évidence, La Bruyère. Les *Caractères*, dont les neuf éditions originales s'étaient succédé tout récemment, de 1688 à 1696, avaient renouvelé un genre et créé une mode. Cette forme fragmentaire, en contraste avec les ouvrages massifs où se complaisent les moralistes dogmatiques, convenait mieux que toute autre à une époque de transition et de fermentation, où les idées se dissociaient en même temps que les mœurs se relâchaient. Ce pêle-mêle suggestif de pensées hardies et d'observations satiriques fit naître de tous côtés les imitations : il y eut du La Bruyère à la chaire et sur la scène, il y en eut même en vers. Et Dufresny, pour s'amuser et amuser les autres, est amené tout naturellement à choisir le genre qui a la vogue.

Il dispose selon la même méthode que La Bruyère, et répartit dans des divisions semblables, des pensées qui portent sur des sujets identiques : la Cour et la Ville, le Palais et les salons. Çà et là, même, il introduit lui aussi, comme condiment, des allusions personnelles, qui pourraient donner matière à des « clefs ». Mais ce sont, comme on le verra (a), des allusions tout anodines. Car si Dufresny subit l'influence

(a) Par exemple, p. 122 (Se reporter à la note 1 de cette même page).

de La Bruyère, peu de natures sont entre elles plus différentes que ce censeur morose et cet amuseur enjoué. Il réduit donc à presque rien la part de la satire individuelle, amère et dangereuse. Et sans doute il conserve ce qu'il y a de plus piquant dans la forme des *Caractères* : le morcellement en courts paragraphes, avec une « chute », un mot de la fin pour aiguillonner l'attention. Il s'entend même très bien à mettre en valeur ces « saillies », plus légères toujours et plus naturelles souvent que celles de son modèle. Mais une juxtaposition toute pure n'est pas le fait d'un esprit ennemi de la « concentration », et qui recherche plutôt les variations habiles, les transitions nuancées d'un élégant badinage. Dufresny s'essaie donc à réunir par un lien, si ténu soit-il, ces saillies multiples. Il choisit tout d'abord pour cela, l'idée du « voyage du monde » : il imagine un voyage de découverte à travers « tous les états de la vie », sur le modèle des relations, alors si fréquentes et si appréciées, d'expéditions lointaines, et dans le goût de « ces voyages imaginaires » et allégoriques où se complut le grand siècle finissant.

Il fait l'expérience de cette idée dans son second chapitre. Mais il constate bientôt que la liaison obtenue est assez banale et factice : les « découvertes » d'un auteur français dans

le « monde français » ne sont qu'un ingrat procédé de rhéteur. Combien plus réelles et plus intéressantes seront au contraire ces découvertes si le voyageur est étranger ! Combien alors nous serons « frappés plus vivement d'une variété que les préjugés de l'usage et de l'habitude nous font paraître presque uniforme », plus fortement choqués de certains abus que ces mêmes préjugés nous montrent « raisonnables et naturels [a] » ! Justement, un livre très répandu en France depuis 1684, et dont on vient de rééditer les six volumes, — l'*Espion du Grand Seigneur* de l'italien Marana, — exploite longuement cette idée, sous la forme des « relations secrètes » d'un Turc « au Divan de Constantinople ». Dufresny choisit donc, lui aussi, un Oriental : il prend un « Siamois ».

Pourquoi cette préférence pour le Siam ? La réponse est assez curieuse. Il y avait au Siam, peu de temps auparavant, un aventurier grec, qu'on appelait « M. Constance », et qui était devenu le tout puissant favori du roi. Ce Grec, pour consolider sa situation incertaine, imagina d'obtenir l'appui du maître de l'Europe, et fit envoyer en France une solennelle ambas-

(a) P. 69-70.

sade, chargée de solliciter un traité d'alliance. L'ambassade fit naufrage, et fut remplacée par deux mandarins, qui parurent à la Cour en 1684. Un prêtre des Missions les accompagnait, et affirmait qu'ils venaient aussi pour proposer la conversion de leur roi au catholicisme. Ces étranges envoyés intriguèrent beaucoup les courtisans par leurs accoutrements et leurs manières bizarres : et aussitôt, le Siam fut à la mode. Il le fut plus encore, quand Louis XIV eut lui-même envoyé au roi de Siam une ambassade, à laquelle s'adjoignirent un bon nombre de Jésuites. Les diplomates revinrent chargés de cadeaux, escortés de grands dignitaires siamois, et racontèrent monts et merveilles dans leurs relations de voyage. En sept ans, il ne parut pas moins de dix gros ouvrages sur ce lointain pays : le plus curieux de tous est celui de l'abbé de Choisy, ambassadeur en second, — celui-là même qui avait passé sa jeunesse habillé en femme. Chacun de ces livres donne sur les indigènes, sur leurs *talapoins*, qui sont « les moines » de là-bas, sur les statues d'or de leurs temples, et surtout sur leurs éléphants, des détails extraordinaires. La Bruyère lui-même a fait dans ses *Caractères* une petite place aux Siamois. Mais bientôt, la misère réelle du pays commença à se faire

connaître ; puis, en 1688, un mandarin révolté s'empara du pouvoir : M. Constance fut supplicié, la petite garnison française chassée, et il ne resta plus bientôt de ces négociations que le souvenir amusé d'une aventure fabuleuse.

Un Siamois était donc tout indiqué pour contribuer aux amusements de Dufresny : mais celui-ci n'entendait pas que son personnage fût pour lui l'occasion du moindre travail. Il n'a pas recherché la couleur locale, et ne s'est pas documenté ; c'est à peine s'il fait trois allusions à de prétendus usages du Siam ([a]), et aucune des trois n'a de fondement. L'une est purement symbolique et imaginaire ; dans les deux autres, le Siamois parle visiblement non pas en tant que Siamois, mais en tant qu'Oriental, dans l'acception du mot la plus large et la plus vague. Ce personnage est d'ailleurs assez inconsistant : il n'a ni relief ni caractère, il est sujet à de brusques éclipses et à de non moins brusques réapparitions. L'auteur prend soin de nous en avertir : « Dans les endroits de mon voyage où le Siamois m'embarrassera, je le quitterai, sauf à le reprendre quand je m'ennuierai de voyager seul ([b]). » Qu'on ne s'y trompe pas toutefois :

(a) P. 95, 126, 163.
(b) P. 76.

si Dufresny ne donne à son compagnon de route qu'une place discrète, cela ne l'empêche pas de s'en servir avec beaucoup d'habileté. Il pose en principe que cet habitant des limites de l'Asie doit se faire, des spectacles pour nous les plus ordinaires, les idées les plus étranges ; et il part de là pour renouveler des sujets usés, par le moyen de l'énigme et de l'équivoque : énigmes pour nous présenter le monde du Palais et celui de l'Opéra, énigmes pour nous parler des Halles et des marchands, énigmes encore, et fort embrouillées, pour nous mettre au courant des « systèmes » du pays latin ou des remèdes de la médecine. Ces jeux d'esprit se compliquent plus d'une fois de jeux de mots, et ils ne portent pas seulement sur les apparences dont un Oriental peut être dupe, mais sur le fond même des choses ; de sorte que Dufresny, en dernière analyse, se complaît à nous mystifier sous le couvert de son Siamois.

D'aussi ingénieux exercices alternent au hasard avec des réflexions morales ou comiques, et le tout forme, il faut l'avouer, un mélange assez hétéroclite. On ne voit aucun plan d'ensemble : l'idée première d'un « tableau du monde » n'a qu'un rudiment de réalisation. Il n'y a pas d'ordre dans la suite des chapitres : on trouve un amusement sur le Mariage entre un amuse-

ment sur les Promenades et un autre sur l'Université. Les chapitres eux-mêmes contiennent souvent une foule de choses qui ne répondent pas au titre choisi : l'amusement sur le Jeu, par exemple, nous parle des traiteurs, des cafés, des halles et de la friperie ! L'amusement sur le Cercle bourgeois est d'une longueur démesurée, et le contenu en est des plus complexes. L'auteur, il est vrai, trouve des excuses à tout : s'il fait de nombreuses digressions, « les digressions sont précisément de son sujet, puisqu'elles sont des amusements ([a]) »... On voit que ces ébats littéraires répondent bien à leur titre ; ils sont tout aussi désordonnés que l'existence de Dufresny.

Mais de même, ils sont aussi variés, aussi riches d'imprévu : ses multiples expériences d'épicurien, nous l'avons vu tantôt, s'y sont reflétées ; en même temps bon nombre de ses imaginations d'homme de théâtre y ont pris place. On y trouve des fragments pris à une comédie antérieure — telle cette scène de la *Malade sans maladie*, dont il est question plus haut ; — on y trouve aussi des idées qui étaient indiquées déjà dans un dialogue comique, et qui prennent ici toute leur valeur.

([a]) P. 76.

On y trouve enfin — sur le veuvage, les joueuses, sur les faux sincères — des comédies en germe, qui seront écrites plus tard (a). Ce petit livre est ainsi le miroir d'une vie et d'une œuvre.

Allons plus loin : il est par endroits le miroir d'une époque. Un esprit foncièrement classique, — comme est encore La Bruyère — s'applique « à l'intérieur de l'homme », et les apparences du dehors, les modes fugitives ne sont pour lui qu'un moyen d'atteindre la trame éternelle du cœur humain. Mais un Dufresny, nature vive et primesautière, qui par désir d'amusement est à l'affût de toute nouveauté, s'attache aux plus subtils changements dans les mœurs et les usages : il a comme une intuition de ce que ces oscillations imperceptibles portent en elles d'avenir. C'est pourquoi les *Amusements* nous donnent une idée si juste et si vivante de la période de transition pendant laquelle ils furent écrits. Veut-on voir combien la Régence est proche, avec son indifférence aimable dans le plaisir ? Ces quelques lignes nous le feront pressentir : « Les Parisiens ont déjà introduit la commodité dans l'amour, en retranchant les soins,

(a) Voir les p. 142-145, et les p. 112, 128, 151, 163, ainsi que les notes correspondantes.

les inquiétudes, les craintes, les rigueurs, en un mot, toutes les fatigues de la tendresse galante. Ils ont rendu l'amour moins vif, mais plus commode qu'il n'a jamais été ([a]). » Voici plus loin l'éloge de certaine liqueur noire qui a la vertu de faire parler ([b]), et qui n'est autre que le café : on se souvient à cette lecture de l'éloquente tirade de Michelet sur le breuvage magique qui a formé le siècle nouveau. Mais le souvenir devient plus précis encore, lorsque Dufresny, en passant, note un contraste : « Le pays des traiteurs est désert, celui des cafés en récompense est fort peuplé ». La chose — pour suivre encore Michelet — n'est-elle pas symptomatique ? Les natures se transforment : des constitutions sanguines du XVIIe siècle, alourdies de nourriture, l'évolution se dessine vers les tempéraments nerveux, cérébraux, qui vont instaurer l'ère des philosophes. Sur la fin du livre, le tableau du *Cercle bourgeois*, dans sa longueur exceptionnelle, est plus significatif encore. Combien profondément ce cercle, dans lequel se coudoient nouveaux riches et ducs, magistrats et poètes, intrigantes et joueuses, diffère des salons précieux et puérils d'il y a quarante ans ! Ces assemblées

([a]) P. 72.
([b]) P. 129-130.

nouvelles, dans leur composition mélangée, sont des « conseils où les affaires du prochain se jugent souverainement » des « tribunaux qui connaissent de toutes les matières » : elles sont en passe de devenir une vraie puissance sociale. Comme pour mieux le faire sentir, l'auteur fait suivre son tableau de tout un chapitre consacré au public, et c'est en même temps que la conclusion, la partie la plus curieuse de tout l'ouvrage : ce public qui naguère encore n'existait pas, qui se réduisait à une élite de courtisans et de lettrés, le voici présenté comme une entité personnelle, comme le maître anonyme de la puissance et de la gloire, le souverain dont dépendent les grands seigneurs et les rois (a) : il est le dieu inconstant et multiple dont la grande voix bientôt fera tomber les trônes.

Il n'est pas jusqu'au style même des *Amusements* qui ne donne le sentiment d'une transition. La phrase, çà et là, est encore un peu archaïque et embarrassée, mais presque partout, l'idée vive et nette s'est dégagée de cette vieille enveloppe traditionnelle : le style se fait coulant, limpide, enjoué. On sent Voltaire tout proche. Malheureusement, Dufresny est

(a) Voir les p. 173 à 179, et notamment les p. 173, 174, 176.

bien trop paresseux pour être un Voltaire. La négligence — ici comme dans ses autres œuvres — se fait sentir à la fois dans la forme et dans la pensée. Il y a des impropriétés, des incorrections, des maladresses : visiblement, l'auteur écrit au courant de la plume. Souvent aussi, les choses exprimées manquent de précision et de portée : plus d'un passage est insignifiant ; d'autres sont tellement vagues qu'il devient difficile de les interpréter [a]. Il y a encore des jugements hâtifs et mal fondés : par exemple, en passant par le pays des sciences, Dufresny se moque de ce qu'il ne comprend pas.

C'est qu'en définitive, certains extrêmes sont incompatibles. Et une exécution très poussée ne peut aller de pair avec les qualités, portées aux dernières limites, dont est formé le talent de Dufresny. Il a une facilité prodigieuse pour saisir, par intuition, des rapports nouveaux et subtils : et cet excès d'ingéniosité, cette sorte de génie de l'invention, produisent la surabondance d'idées délicates et fines qui caractérisent son livre. Cette effervescence d'esprit lui permet de soutenir tour à tour le pour et le contre avec une égale virtuosité, de déve-

---

[a] Voir par exemple la p. 128 et la note 2.

lopper sur des sujets vieillis des variations infinies. Elle donne également à presque toutes ses idées l'imprévu, la saveur personnelle, l'« originalité » dans laquelle il met son point d'honneur ([a]). Mais une idée pousse l'autre ; Dufresny n'a point le temps de s'arrêter à chacune d'elles pour en parachever l'expression. Sa facilité l'entraîne, et l'empêche d'aller jusqu'au fond des choses en creusant plus avant les voies déjà tracées ; il en repousse la pensée seule comme une fatigue ([b]), et il se contente de se jouer avec nonchalance à une demi-profondeur.

III

Nous venons de dire que Dufresny avait le génie de l'invention : c'est pour cela qu'il fut dans sa destinée d'être « pillé » par ses confrères. Regnard avait commencé, bien d'autres ont suivi : son théâtre a approvisionné d'idées neuves toute une succession d'auteurs comiques. Le plus grand et le plus habile d'entre ces imitateurs est Beaumarchais, qui doit à la *Noce interrompue*, au *Double veuvage*, au *Jaloux*

([a]) Voir la p. 57.
([b]) Voir la p. 169, en haut.

honteux de l'être plus d'un trait de son Figaro ou de sa Fanchette, plus d'une péripétie de sa *Folle journée.* Mais ces inspirations n'ont été que récemment mises en lumière : pendant longtemps, Dufresny fut pour l'histoire littéraire l'homme qui, par ses *Amusements*, avait donné à Montesquieu l'idée des *Lettres persanes.*

C'est Voltaire lui-même qui l'a dit, assurait-on ; son affirmation était devenue un dogme, et c'était un lieu commun que de la commenter, — mais on se gardait bien de la vérifier. En fait, Voltaire avait dit, dans ses *Lettres philosophiques* : « L'idée des *Lettres persanes* est prise de celle de l'*Espion turc* » (L. XXII). Et sans doute, dans le *Catalogue des écrivains français*, qui est postérieur, il complète : « C'est une imitation du *Siamois* de Dufresny et de l'*Espion turc* » : mais il ne se trompait nullement sur l'ordre de priorité, puisqu'il précise, dans ses *Honnêtetés littéraires* : « Après que l'*Espion turc* eut voyagé en France sous Louis XIV, Dufresny fit voyager un *Siamois* ». Et Voltaire a raison : nous avons vu plus haut que l'idée de l'Oriental juge et critique du monde français appartient en premier à l'auteur de l'*Espion du Grand Seigneur ;* à l'italien Giovanni Marana. D'autre part une

comparaison serrée entre l'*Espion* et les *Lettres* [a] révèle que Montesquieu a puisé directement dans ce copieux ouvrage. Il est vrai que les correspondances de détail ne manquent pas non plus entre les *Lettres* et les *Amusements* — on les trouvera signalées dans notre commentaire ; — mais elles sont moins nombreuses et moins nettes, et peuvent, en plus d'un cas, s'expliquer par une inspiration commune.

En outre, comme Dufresny, pour ne point faillir à « l'originalité » dont il se pique, se devait à lui-même de donner un tour nouveau à une idée empruntée, il a fait un simple spectateur de celui qui chez Marana était un « correspondant ». Il rejette donc, sauf en un unique endroit, l'idée même à laquelle Montesquieu s'attache avec le plus de prédilection, l'idée d'un commerce de lettres. On sait d'ailleurs comme il traite cavalièrement son compagnon siamois : il l'oublie le plus souvent « dans un coin » et n'en parle plus. Il trouve même nécessaire, à un moment, de s'en excuser : « J'ai bien peur de l'avoir tout à fait perdu de vue ; et puisque j'avais commencé

(a) La comparaison a été faite par MM. Toldo et Martino. Voir ci-après, p. 44, la *Bibliographie*.

de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toujours à mes côtés. Mais qui sait si cette régularité ne vous eût point ennuyé ? J'aime mieux encore que mes *Amusements* soient irréguliers qu'ennuyeux ([a])... » Or cette excuse, critique détournée de l'*Espion turc*, n'est-elle pas également une critique anticipée des *Lettres persanes*, où la monotonie de cent soixante lettres pseudo-orientales finit vraiment par ennuyer un peu ? Ajoutons enfin que les imitations du livre de Marana sont fréquentes aux premières années du XVIIIe siècle : on en trouve en Angleterre, dans le *Spectator* d'Addison, en France, dans plus d'un ouvrage de second ordre. Et Montesquieu certainement les a connues.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien « à l'actif » de Dufresny dans les *Lettres persanes* ? Ce serait aller bien trop loin. Certaines ressemblances ne sauraient être mises au compte d'un modèle commun : par exemple, la description du *Cercle bourgeois* semble avoir inspiré directement, et d'assez près, la 48e lettre écrite par Usbek à Rhédi ; et le titre même des *Lettres persanes* paraît calqué sur le titre *Lettre siamoise* qu'on trouve au Xe Amusement. Mais un

---

([a]) P. 153.

pur parallèle de phrases et de mots risquerait d'être stérile, puisque la réalisation matérielle est la partie faible chez Dufresny. Son action s'est exercée dans le domaine des idées : il a eu le mérite de découvrir dans le gros ouvrage de Marana, tout encombré de politique, une fiction heureuse, de l'en extraire, limpide et nette, et d'en indiquer légèrement les applications possibles — aimables ou mordantes, sérieuses ou comiques, — comme pour convier ses successeurs à les développer.

Et l'on va voir combien féconde a été son initiative, de choisir pour utiliser cette fiction un livre imité de La Bruyère. Par là il mélange pour la première fois un rudiment d'intrigue à l'observation morale. Le mouvement ainsi donné, Lesage le suit aussitôt dans le *Diable boiteux* (1707), où Asmodée joue le rôle du Siamois, et relie par son monologue des épisodes ou portraits aussi indépendants que ceux des *Caractères*. Montesquieu lui-même exploite cette veine, comme il le reconnaît lorsqu'il dit quelque part : « Rien ne plut davantage, dans les *Lettres persanes*, que d'y trouver, sans y penser, une espèce de roman ». Et ce mouvement, amplifié d'année en année, donnera le *Gil Blas*, — ce récit à tiroirs, — premier chef-d'œuvre du roman de

mœurs, pour aboutir enfin, par une évolution continue, aux grands romans du XIXe siècle, où l'intrigue se mêle intimement à l'observation.

On pourrait donc soutenir, sans paradoxe, que les *Amusements* contiennent en germe la *Comédie humaine*. Or, chose curieuse, Balzac doit à un épisode des *Amusements* l'un des romans de la *Comédie humaine*. L'épisode est l' « aventure du diamant » qui se trouve au chapitre XIe (ce chapitre si riche du *Cercle bourgeois*), et le roman est *La Paix du ménage*. Nous avons longuement traité ailleurs de cet emprunt ([a]) ; nous n'y reviendrons pas : les textes parleront par eux-mêmes. Nous donnons dans une note la scène principale de *La Paix du ménage* : que l'on compare, et l'on reconnaîtra que ce « plagiat » est l'un des moins contestables de l'histoire littéraire. Que l'on étende la comparaison à l'ensemble du roman, et l'on verra avec quel art Balzac a su adapter à la société de l'Empire une aventure et un tableau de mœurs du Paris de Louis XIV, avec quelle habileté il a fait une grave leçon de morale, à la gloire de la mère et de l'épouse, de ce qui était un pur badinage sur la sottise masculine et la fine coquetterie de la femme...

([a]) *Dufresny et Balzac*, *Revue du XVIIIe siècle*, 1917, n°2.

Qu'on lise enfin, à la suite de *La Paix du ménage*, la « postface » ambiguë que Balzac y a placée [a], et l'on y trouvera l'aveu implicite de la faute, en même temps qu'une adroite et juste apologie.

Nous nous reprocherions toutefois d'inciter le lecteur à traiter les *Amusements* comme un simple terme de comparaison ; ce serait tomber dans le défaut même que nous déplorions tout à l'heure : ne plus voir dans l'ouvrage qu'un chaînon de l'histoire littéraire. Ce serait d'ailleurs agir contre l'intérêt de l'auteur : car il est facile d'écraser un pauvre poète avec Balzac et Montesquieu... Mieux vaut ne retenir de ces questions de sources que l'honneur fait à Dufresny par deux grands esprits, et lire le livre pour lui-même : on se convaincra bientôt qu'il n'y a point de plus délicat amusement.

---

[a] Dans l'édition originale (1830).

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Dufresny.

La seule édition d'ensemble des œuvres de Dufresny est celle de 1731 (Paris, Briasson, 6 vol. in-12) que précède une préface de d'Alençon. Elle a été reproduite en 1747 et en 1779, en quatre volumes. Elle ne contient pas les pièces données par Dufresny aux Comédiens italiens ; celles-ci se trouvent dans le *Théâtre italien* de Gherardi (6 vol., 1700). Elle est également incomplète d'une comédie en un acte et en vers libres, *Les Dominos :* cette petite pièce, récemment retrouvée par nous, a été représentée sur le théâtre de l'Odéon le 12 avril 1917, et publiée la même année chez Hachette en un volume in-4°.

Des éditions partielles du théâtre de Dufresny sont actuellement en vente chez Firmin-Didot (*Chefs-d'œuvre comiques*, tome II, 4 pièces) et chez Larousse (*Chefs-d'œuvre comiques des successeurs de Molière*, publiés par Georges Roth, tome I, 2 pièces). Le *Jaloux honteux de l'être* et l'*Esprit de contradiction* ont été publiés en 1919 et 1920, avec préfaces de Pierre Guitet-Vauquelin, dans la collection *Les Classiques de l'Odéon* (à la Renaissance du livre).

Les éditions séparées des *Amusements sérieux et comiques* sont signalées dans l'Introduction, p. 21 à 25.

Ouvrages relatifs à Dufresny.

Le seul volume relatif à Dufresny est une thèse alle-

mande d'un certain Domann (Leipzig. 1904) laquelle est courte et sans valeur. On a recours à la préface des *Œuvres* (1731), à l'*Histoire du théâtre français* des frères Parfaict (tome XV en particulier) et aux autres ouvrages généraux sur l'histoire littéraire ou le théâtre. Il a paru dans *The Review of modern languages* (t. VI, 1911) un article, *Charles Rivière Dufresny*, par Edouard Fannière, dont la documentation est défectueuse. Nous avons publié nous-même dans la *Revue du dix-huitième siècle* (1916 et 1917) deux études partielles sous le titre : *Les Idées de Charles Rivière Dufresny*.

La Question des « Lettres Persanes ».

En dehors des ouvrages de Voltaire cités ci-dessus p. 38, l'imitation de Montesquieu a été discutée dans la plupart des éditions des *Lettres Persanes* ou des *Œuvres complètes* du philosophe. Villemain a traité cette question dans son *Cours de littérature française, XVIIIe siècle*, tome Ier, XIVe leçon. On consultera également l'article de M. P. Toldo : *Del « Espion » di G. P. Marana e delle sue attinenze con le « Lettres Persanes » del Montesquieu*, dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, 1897, et l'ouvrage de M. P. Martino, l'*Orient dans la littérature française du XVIIe au XVIIIe siècle*, 1906.

NOTE SUR LA DISPOSITION DU TEXTE

Nous avons conservé la disposition typographique adoptée dans les éditions originales : le texte est divisé en courts alinéas séparés les uns des autres par des blancs. Nous croyons suivre ainsi les intentions de l'auteur, qui sans doute voulait affirmer l'autonomie de chacun des paragraphes, et mettre mieux en valeur les « saillies d'esprit » qui les terminent. Nous reproduisons le texte de la 2e édition, et signalons par un astérisque les paragraphes qui s'y trouvent ajoutés. Les variantes entre la 1re et la 2e édition sont indiquées dans le commentaire placé à la fin du volume. Pour les distinguer des notes ordinaires, nous les avons fait précéder de l'abréviation : *Var.*



AMUSEMENTS
SÉRIEUX ET COMIQUES

PREMIER AMUSEMENT

PRÉFACE

Le titre que j'ai choisi me met en droit de faire une préface aussi longue qu'il me plaira ; car une longue préface est un véritable amusement.

J'en ai pourtant vu de très nécessaires pour l'intelligence du livre ; mais la plupart, au lieu de mettre l'ouvrage en jour, n'y mettent que la vanité de l'ouvrier.

Un bon général d'armée est moins embarrassé à la tête de ses troupes, qu'un mauvais auteur à la tête de ses écrits. Celui-ci ne sait quelle contenance tenir : s'il fait le fier, on se plaît à rabattre sa fierté ; s'il affecte de l'humilité, on le méprise ; s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien ; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole. Ne parlera-t-il point du tout de son ouvrage ? La dure nécessité pour un auteur !

* Tel parle tant de lui et si peu de son livre, qu'on croirait qu'il a fait ce livre pour avoir occasion de se louer dans la préface : ces sortes de panégyriques peuvent avoir les grâces de la nouveauté ; car le mérite de tels auteurs est un sujet que peut-être personne n'a traité avant eux.

Je ne sais si mes Amusements réussiront ; mais si on s'amuse à les critiquer, mon dessein aura réussi (1).

* Je pourrais retrancher cet article dans ma seconde édition, la réussite de la première n'étant plus douteuse à mon égard (2). On m'a dit de reste que mes Amusements avaient réussi ; mais les auteurs et les maris sont souvent les derniers

à savoir le mal qu'on dit de leurs livres et de leurs femmes.

J'ai donné aux idées qui me sont venues le nom d'Amusements : ils seront sérieux ou comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant ; et selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils pourront vous divertir, vous instruire, ou vous ennuyer.

* Si je suis destiné à ennuyer, j'aime encore mieux que ce soit par les traits sérieux, que par les comiques ; quand le comique ennuie, c'est souvent la faute de l'auteur ; quand le sérieux ennuie, c'est quelquefois la faute du lecteur.

* Je pardonne aux ouvrages sérieux qui me font rire ; mais comment tirer parti de ces comiques qui vous attristent ?

L'autre jour un de ces esprits forts qui croient que c'est une faiblesse de rire, trouva sous sa main un de mes premiers exemplaires (1) ; j'étais présent, et il ignorait que j'en fusse l'auteur. A l'ouverture du livre, il fronça le sourcil : Quel titre (2) ! s'écria-t-il d'un ton chagrin ; n'est-ce pas profaner le sérieux, que de le mêler avec du comique ? quelle bigarrure !

Cette bigarrure, lui répondis-je, me paraît assez naturelle : si l'on examine bien les actions et les discours des hommes, on trouvera que le sérieux et le comique y sont fort proches voisins : on voit sortir de la bouche d'un bon comique les maximes les plus sérieuses ; et tel qui affecte d'être toujours sérieux est plus comique qu'il ne pense.

* Non, s'écria d'un ton colère mon critique, qui sans m'écouter avait continué de lire, je ne puis supporter cet assemblage monstrueux. Vouloir unir les extrêmes, le comique au sérieux, le bas au sublime !

* Doucement, Monsieur, doucement, ne confondez point le bas avec le comique ; la bonne plaisanterie a son sublime, et peut-être faut-il plus d'étendue d'esprit pour le comique sublime, que pour le sérieux. En voici une preuve qui vous paraîtra comique, parce que vous prenez les choses trop sérieusement.

* Un auteur qui s'acharne à vouloir traiter sérieusement la moindre badinerie, paraît sentir qu'il a besoin de toute son application et de toutes ses forces pour s'élever jusqu'à son sujet ; un comique au contraire semble être si supérieur

à son sujet, qu'il se fait un jeu de le dompter.

* Si vous aperceviez d'un côté un joueur d'échecs, se creuser sérieusement la cervelle pour régler la marche de trente-deux pirouettes ([a]) de bois, et de l'autre un Maréchal de France régler en se jouant les mouvements d'une grosse armée, donneriez-vous la supériorité de génie au joueur d'échecs ?

* Je suis persuadé que le bon comique s'accorde parfaitement avec le sérieux ; j'avance même que le comique est si naturel aux hommes les plus graves, que ceux à qui la nature a refusé les grâces de la plaisanterie, ne sauraient s'empêcher d'être mauvais plaisants. J'avancerai même que l'éloquence sublime est presque inséparable de la plaisanterie.

* Ces propositions paraîtront un peu hardies à certains auteurs sérieux qui se croient distingués des comiques, comme les nobles le sont des bourgeois. Cependant la plupart des orateurs sont pleins de figures et d'expressions figurées

(a) Dans le sens vieilli où le mot est pris ici, la pirouette est ce jouet d'enfant, formé d'un petit disque et traversé d'un pivot, que l'on fait tourner avec les doigts. Le terme est employé par dérision, pour désigner les pions du jeu d'échecs.

qui tirent leur origine de la raillerie, de l'ironie et d'autres sources de plaisanterie. Comme ceci trouvera des critiques, je m'engage par avance à le soutenir dans un parallèle des auteurs sérieux et des comiques, que je donnerai l'année prochaine, dans un second volume d'Amusements [1].

* Comment donc ! me dit mon critique. Quoi ! vous êtes l'auteur du livre que je condamne ?

* Oui, Monsieur, lui répondis-je, c'est moi qui me réjouis comiquement de votre condamnation sérieuse ; et si vous me méprisez, croyant votre caractère supérieur au mien, j'en appelle à la définition de l'homme.

* En définissant l'homme, on l'appelle par excellence, et pour le distinguer des bêtes, un animal risible ([a]) plutôt qu'un animal sérieux ; cela prouve comiquement que le sérieux convient mieux à une bête que la plaisanterie.

* Voilà du franc comique, me dit mon sérieux avec un ris forcé ; cependant il faut convenir

---

(a) Dans l'acception scolastique : qui a la faculté de rire.

qu'il ne laisse pas d'y avoir parmi tout ceci quelques traits assez brillants.

* C'est justement là que je vous attendais, lui dis-je, et certains beaux esprits usent finement de cette espèce de louange pour décrier ce qui n'est point d'eux. Au lieu d'attaquer un livre par ses défauts, comme les critiques vulgaires, ils louent avec une malignité cordiale quelques endroits brillants, et se flattent que leur silence sur tout le reste prouve invinciblement qu'il est mauvais ; on peut impunément blâmer ainsi tous les livres ; car il est impossible que dans les plus parfaits il n'y ait quelque beauté qui se distingue du reste. Dieu nous préserve de ces ouvrages d'esprit si unis et si égaux qu'un trait n'y passe pas l'autre !

* Un auteur qui tombe souvent au-dessous de sa sphère se peut appeler inégal ; mais accuserons-nous d'inégalité celui qui s'élève quelquefois au-dessus de lui-même ? Si cette inégalité est blâmable, plût au Ciel que j'en fusse blâmé !

* Ne plaisantons point là-dessus, reprit mon auteur égal : je suis ennemi des saillies, et dans mes compositions je les évite comme des écueils.

* Dites plutôt comme des hauteurs inaccessibles, lui répliquai-je. Il ne s'appliqua point l'inaccessible ; car les auteurs égaux n'entendent point les inégalités ; mais continuant son examen méthodique, et comparant la quantité des matières à la petitesse du volume, il conclut que mes Amusements n'étaient qu'ébauchés. J'en convins avec lui. En effet, ma première édition n'était qu'une ébauche ; ce que j'y ajoute augmentera l'ébauche sans la finir, et si j'en fais plusieurs volumes, ce sera encore des ébauches. Je le promets au public. Je lui tiendrai parole, et tous ceux qui lui promettront des ouvrages finis le tromperont : tous les ouvrages des hommes ne sont que des ébauches ; l'homme lui-même n'est qu'un ouvrage ébauché, où le Créateur n'a pas voulu mettre ici-bas la dernière main.

* Quand on se propose de parler de tout, la perfection ne consiste pas à dire sur chaque sujet tout ce qui s'en peut dire, mais à dire bien tout ce qu'on en veut dire : il suffit que chaque pensée y soit finie en elle-même ; encore faut-il qu'elle ne soit pas tellement finie, qu'elle ne laisse rien à penser.

* Si l'on pouvait faire un livre qui ne laissât rien à souhaiter, j'en aimerais encore mieux un

qui me fît souhaiter la suite. Pour plaire à l'homme il faut contenter sa curiosité sans éteindre ses désirs.

* Faire sentir en même temps la jouissance et le désir, c'est l'art le plus raffiné des coquettes ; hé pourquoi non ([a]) des auteurs ? C'est quasi la même espèce. Espèce vaine et babillarde, qui vend quelquefois trop cher le verbiage et la flatterie, et perd souvent gratis son étalage ([b]) et sa réputation.

* On peut dire également d'un auteur et d'une coquette : tel ou telle se pare d'ornements étrangers et se charge de faux brillants pour déguiser, *farder* et *rajeunir* un vieux sujet.

* Feu tel auteur ou telle coquette, en son vivant, eut *bec et ongles*, c'est-à-dire sut mordre et piller à toutes mains. Le pauvre défunt, ou la pauvre défunte, loin d'avoir eu dans sa vieillesse les grâces et l'enjouement des jeunes coquettes, n'eut dans son jeune âge que la singerie et la malignité des vieilles.

(a) On écrirait aujourd'hui : et pourquoi non...

(b) « Elle perd son étalage » se disait par plaisanterie d'une coquette, dans le sens : « Elle en est pour ses frais de toilette ».

* Rendons justice aux bons auteurs, en les comparant à d'honnêtes femmes. Ceux-ci ne se livrent jamais aux dépens de leur gloire : plus jaloux de leur réputation, qu'envieux de celle des autres, ils savent mêler prudemment la retenue à la vivacité, la modestie à l'élévation, et mettre sans affectation les beautés dans leur plus beau jour.

* Vous me donnez de la confusion, me dit mon homme, en m'embrassant gravement, et le portrait que vous faites-là de moi est trop avantageux pour...

* Ce portrait, lui dis-je, en l'interrompant, n'est qu'un portrait général que je...

Épargnez ma modestie, reprit-il, en m'interrompant à son tour, je sens toute l'étendue de vos louanges, et par reconnaissance, je veux vous donner un bon conseil. En vérité, Monsieur, avec le goût que vous vous trouvez pour les bons auteurs, vous devriez vous appliquer à quelque bonne traduction, plutôt qu'à des Amusements. Ne savez-vous pas que l'homme est fait pour s'occuper, et non pour s'amuser ? A ceci, voici ma réponse (1).

Tout est amusement dans la vie. La vertu

seule mérite d'être appelée occupation. S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire véritablement occupés, qu'il y a de gens oisifs dans le monde !

Les uns s'amusent par l'ambition, les autres par l'intérêt, les autres par l'amour ; les hommes du commun par les plaisirs, les grands hommes par la gloire, et moi je m'amuse à considérer que tout cela n'est qu'amusement.

Encore une fois tout est amusement dans la vie ; la vie même n'est qu'un amusement, en attendant la mort.

Voici du sérieux [1], j'en ai promis ; mais passons vite au comique.

Je voudrais écrire et je voudrais être original. Voilà une idée vraiment comique, me dira ce savant traducteur, et je trouve fort plaisant que vous vous avisiez de vouloir être original en ce temps-ci : il fallait vous y prendre dès le temps des Grecs ; les Latins mêmes n'ont été que des copistes.

Ce discours me décourage. Est-il donc vrai qu'on ne puisse plus rien inventer de nouveau [2] ?

Je l'entends dire à tous les auteurs copistes ; si Monsieur de la Rochefoucault et Monsieur Pascal l'eussent dit, je le croirais ([1]). Les pensées de ces deux auteurs originaux sont autant de brillants d'esprit mis en œuvre par le bon goût et par la raison : à force de les retailler pour les déguiser, les petits ouvriers les ternissent ; mais tout ternes qu'ils sont, on ne laisse pas de les reconnaître, et ils effacent encore tous les faux brillants qui les environnent.

Celui qui peut imaginer vivement avec goût et justesse ([2]) est original dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant lui ; par le tour naturel qu'il y donne, et par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qu'il les eût pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après lui.

Ceux qui dérobent chez les modernes s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les anciens en font gloire. Mais pourquoi ces derniers méprisent-ils tant les autres ? Il faut encore plus d'esprit pour déguiser ([3]) une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

Après cela je conviens que quelque génie qu'on ait, il est impossible de bien écrire pour son siècle, qu'après ([a]) s'être formé l'esprit sur les anciens, et le goût sur les modernes ([1]).

Cela ne suffit pas, s'écrie mon savant ; il faut être tout plein de l'antiquité ; il faut composer à force d'érudition ([2]) ; il faut puiser dans les sources. — Je vous entends, il faut piller, vous ne l'osez dire : hé bien, je le dis pour vous, il faut piller. Mais je ne pillerai ni dans les livres anciens, ni dans les livres modernes ; je ne veux piller que dans le livre du monde.

Le monde est un livre ancien et nouveau : de tout temps l'homme et ses passions en ont fait le sujet. Ces passions y sont toujours les mêmes ; mais elles y sont écrites différemment, selon la différence des siècles ; et dans un même siècle chacun les lit différemment, selon le caractère de son esprit et l'étendue de son génie.

Ceux qui ont assez de talent pour bien lire dans le livre du monde, peuvent être utiles au public en lui communiquant le fruit de leur

(a) Selon l'usage de l'époque classique, *que* a ici le sens de *si ce n'est.*

lecture ; mais ceux qui ne savent le monde que par les livres, ne le savent point assez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle différence entre ce que les livres disent des hommes, et ce que les hommes font !

Si le monde est un livre qu'il faut lire en original, on peut dire aussi que c'est un pays, qu'on ne peut ni connaître, ni faire connaître aux autres, sans y avoir voyagé soi-même. J'ai commencé ce voyage bien jeune (1) ; j'ai toujours aimé à faire des réflexions sur ce que j'y ai vu : celles de ces réflexions qui viendront au bout de ma plume vont composer mon second Amusement (2).

AMUSEMENT SECOND

LE VOYAGE DU MONDE

Il n'y a guère d'amusement plus agréable ni plus utile que le voyage : le plus grand fruit qu'on en puisse tirer, c'est de conaître les mœurs et les caractères différents des hommes ; voyons si chez nos Français seuls nous ne trouverions point une aussi grande variété de mœurs et de caractères, que dans toutes les autres nations ensemble. Si quelqu'un veut voyager avec moi par le monde français, c'est-à-dire parcourir peu à peu tous les états de la vie, qu'il me suive (1); je vais en faire une relation en style de voyage : cette figure m'est venue naturellement, je la suivrai.

Par où commencer ce grand voyage ? Que de pays se présentent à mon imagination ! Celui de tous qui peut donner les plus fines leçons de la science du monde, c'est la cour : arrêtons-nous-y un moment.

LA COUR

La cour est un pays très amusant. On y respire le bon air ; les avenues en sont riantes, d'un abord agréable. Elles tendent toutes à un seul point. Et ce point, c'est la fortune (1).

* Ce point paraît immense, et son immensité paraît charmante à ceux qui le voient de loin. Approchez-vous-en, ce n'est qu'un point aussi imperceptible, mais bien moins solide que le point mathématique.

La fortune de cour paraît nous attendre au bout d'un grand chemin ouvert à tout le monde ; il semble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir : cependant on n'arrive à ses fins que par des chemins couverts et de traverse, disposés de manière que la voie la plus droite n'est pas toujours la plus courte.

Je ne sais si le terrain de la cour est bien solide ; j'ai vu des nouveaux débarqués y marcher avec confiance, et de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'est un terrain haut et bas, où tout le monde

cherche l'élévation : mais pour y arriver, il n'y a qu'un seul sentier, et ce sentier est si étroit, qu'un ambitieux ne saurait y faire son chemin sans renverser l'autre.

Le malheur est que ceux qui sont sur leurs pieds, ne relèvent guère ceux qui sont tombés ; car le génie ([a]) des courtisans, c'est de ne rien donner à ceux qui ont besoin de tout, et de donner tout à ceux qui n'ont besoin de rien.

* Pour faire fortune à la cour, il faut être tout à fait sage, ou tout à fait fol, très modeste ou très effronté ; les premiers méritent tout en ne hasardant rien ; les autres attrapent quelque chose en hasardant tout.

* Les demi-sages et les demi-modestes ont trop peu de vivacité pour prévenir, et trop peu de mérite pour qu'on les prévienne. Les grâces distribuées par réflexion ne vont point jusqu'à eux, et ils n'attrapent pas celles qu'on donne aux importuns.

Malgré les difficultés qui se rencontrent à la cour, on y va loin quand on est conduit par le

(a) Le mot doit s'entendre ici dans le sens : disposition d'esprit.

vrai mérite ; la difficulté, c'est de le faire distinguer. Il y en a tant de faux ! Celui même qui s'y connaît le mieux, s'y trouve quelquefois bien embarrassé : tel pour échapper à son discernement, se couvre d'une recommandation étrangère, et ne paraît qu'à l'abri d'un patron ; en sorte qu'un homme est toujours caché derrière un autre homme.

On annonce un nouveau venu, on le prône, on dispose tout pour lui, et sans lui : il n'agit, ni ne parle. C'est un homme sage, dit-on. En effet, il y a de la sagesse dans sa modestie et dans son silence ; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'est qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait la fortune des autres : et si quelqu'un brille par son propre mérite, aussitôt, pour en offusquer l'éclat, la médisance élève ses plus épais nuages, et l'envie ses plus noires vapeurs ; en sorte que la vertu ne paraît plus vertu, le vice ne paraît plus vice ; tout est confondu. Dans cette affreuse obscurité, le soleil paraît, pénètre tout, voit et fait voir les objets tels qu'ils sont : c'est alors que l'on rend justice ; c'est alors qu'on peut dire que l'honnête homme est heureux quand on se ressouvient, et le scélérat quand on oublie (1).

En voyageant dans le pays de la cour, j'ai remarqué que l'oisiveté règne parmi ses habitants ; je ne parle que du peuple (1) ; car les grands et ceux qui travaillent à le devenir ont des affaires de reste ; le manège de courtisan est un travail plus pénible qu'il ne paraît.

A l'égard des subalternes, ramper et demander, c'est tout leur manège, et leurs longs services font tout leur mérite.

J'excepte quelques officiers, qui sans bassesse et sans manège, bornent leur ambition à bien servir le maître, et vivent tranquilles dans cette médiocrité d'état où l'on trouve ordinairement le vrai mérite.

Dans cet état médiocre que je mets entre le peuple et les grands seigneurs, on peut être poli sans fourberie, et franc sans grossièreté : on peut n'avoir ni la bassesse du peuple, ni la hauteur des grands ; en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faisant le portrait d'un galant homme de condition médiocre, je ferais insensiblement celui d'un grand seigneur aimable ; tant il est vrai que malgré la différence du rang, un honnête homme ressemble toujours à un honnête homme.

Les courtisans de la première classe sacrifient tous également leur vie et leur repos ; les uns par principe d'honneur et de vertu, se sacrifient, parce qu'ils sont utiles à la cour ; les autres, parce que la cour leur est utile.

Ces derniers sont les plus acharnés à la fortune : j'en ai connu un, qui a soixante et quinze ans, commençait à prendre des mesures pour se retirer. J'ai beaucoup travaillé, disait-il, et je n'ai travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos ; j'espère bien me reposer dans quelques années. Je dirais volontiers que ceux de ce caractère travaillent jusqu'à la mort, pour se reposer le reste de leur vie.

* De tous les peuples du monde les courtisans sont ceux qui s'ennuient le plus hors de leur pays natal, les vieux surtout : car les jeunes, à qui la vanité vient avant l'ambition, aiment mieux dominer à la ville que de s'élever à la cour ; c'est peut-être ce caractère de petitesse et de domination qui leur a attiré de nos jours le nom de *petit maître* (1).

* Le nom de *petit maître* court risque de n'être pas écrit au temple de Mémoire. De peur que mon livre ne s'oublie comme eux, ne le

chargeons point d'une longue description de leur caractère.

Quoique le courtisan et le *petit maître* soient d'un même pays, ils ont néanmoins des mœurs toutes différentes.

Le courtisan s'étudie à cacher son dérèglement sous des dehors réglés. Le *petit maître* fait vanité de paraître encore plus déréglé qu'il n'est.

L'un pense beaucoup avant que de parler ; et l'autre parle beaucoup et ne pense guère.

L'un court après la fortune ; l'autre croit que la fortune doit courir après lui.

Les courtisans, en caressant également tout le monde, confondent leurs amis avec leurs ennemis ; les *petits maîtres* sont plus sincères, ils ne cachent ni leur amitié, ni leur haine, si ce n'est en se saluant ; car leurs jeux de mains ont équivoques ; on ne sait quelquefois s'ils se jouent, ou s'ils se querellent ; leurs compliments sont mêlés d'injures, et leurs embrassades sont moitié caresses, moitié coups de poing (1).

Le langage courtisan est uniforme, toujours

poli, flatteur et insinuant (1) : le langage *petit maître* est haut et bas, mêlé de sublime et de trivial, de politesse et de grossièreté.

* Si la cour a ses *petits maîtres*, la ville a aussi les siens : les *petits maîtres* de ville copient les autres et leur ressemblent à certain air près, air de cour qui donne des grâces aux défauts mêmes ; puisqu'ils n'en peuvent imiter les grâces, je ne leur conseille pas d'en imiter les défauts (2). Mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer le caractère des *petits maîtres* de Paris. En voyageant par cette grande ville, si je les trouve en mon chemin, j'en parlerai peut-être. Si je n'en parle point, ils ne m'auront servi que de transition pour passer de la cour à Paris. Entrons dans cette ville immense.

Nous y trouverons de quoi nous amuser longtemps (3) ; la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.

AMUSEMENT TROISIÈME

PARIS

Paris est un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de pays nouveaux et de singularités surprenantes que dans tout le reste de la terre : on distingue dans les Parisiens seuls tant de nations, de mœurs, et de coutumes différentes, que les habitants mêmes en ignorent la moitié.

* Chaque quartier de cette ville est une province, et ces provinces sont si distinguées les unes des autres par les airs et les manières, qu'une Parisienne du Marais pourrait passer pour une provinciale au faubourg Saint-Germain (1).

Pour être frappés plus vivement d'une variété que les préjugés de l'usage et de l'habitude nous font paraître presque uniforme, imaginons-nous qu'un Siamois (2) entre dans Paris. Quel amusement (3) ne serait-ce point pour lui, d'examiner avec des yeux de voyageur toutes les particularités de cette grande ville ? Il me prend envie

de faire voyager ce Siamois avec moi ; ses idées bizarres et figurées me fourniront sans doute de la nouveauté (1), et peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie ([a]) d'un voyageur siamois, qui n'aurait jamais rien vu de semblable à ce qui se passe dans Paris : nous verrons un peu de quelle manière il sera frappé de certaines choses que les préjugés de l'habitude nous font paraître raisonnables et naturelles (2).

Pour diversifier le style de ma relation, tantôt je ferai parler mon voyageur, tantôt je parlerai moi-même : j'entrerai dans les idées abstraites d'un Siamois ([b]) ; je le ferai entrer dans les nôtres : enfin supposant que nous nous entendons tous deux à demi-mot, je donnerai l'essor à mon imagination, et à la sienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous suivre, peuvent s'épargner celle de lire le reste de ce livre, mais ceux qui cherchent à s'amuser doivent un peu se prêter au caprice de l'auteur.

Je suppose donc que mon Siamois tombe des

(a) La disposition d'esprit. Voir ci-dessus, p. 63.

(b) C'est-à-dire dans ses imaginations subtiles, éloignées des idées qui nous sont communes. Le sens est différent de celui que prend l'expression « idées abstraites » dans les traités philosophiques.

nues, et qu'il se trouve dans le milieu de cette cité vaste et tumultueuse, où le repos et le silence ont peine à régner pendant la nuit même ; d'abord le chaos bruyant de la rue Saint-Honoré (1) l'étourdit et l'épouvante, la tête lui tourne.

Il voit une infinité de machines différentes que des hommes font mouvoir ; les uns sont dessus, les autres dedans, les autres derrière ; ceux-ci portent, ceux-là sont portés ; l'un tire, l'autre pousse ; l'un frappe, l'autre crie ; celui-ci s'enfuit, l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il pense de ce spectacle : J'admire et je tremble, me répond-il ; j'admire que dans un espace si étroit tant de machines et tant d'animaux, dont les mouvements sont opposés ou différents, soient ainsi agités sans se confondre ; se démêler d'un tel embarras, c'est un chef-d'œuvre de l'adresse des Français. Mais leur témérité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de roues, de bêtes brutes et d'étourdis, ils courent sur des pierres glissantes et inégales, où le moindre faux pas les met en péril de mort (2).

En voyant votre Paris, continue ce voyageur abstrait (a), je m'imagine voir un grand animal ;

(a) Voir la note *b* de la page précédente sur le sens du mot *abstrait*.

les rues sont autant de veines où le peuple circule ; quelle vivacité que celle de la circulation de Paris ! Vous voyez, lui dis-je, cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris : il s'en fait une encore plus pétillante dans le sang des Parisiens ; ils sont toujours agités et toujours actifs ; leurs actions se succèdent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une, et en finissent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils sont également incapables et d'attention et de patience ; rien n'est plus prompt que l'effet de l'ouïe et de la vue, et cependant ils ne se donnent le temps ni d'entendre, ni de voir.

Les Parisiens sont aussi laborieux que voluptueux. Ils se fatigueront vingt-quatre heures pour assaisonner un plaisir d'un moment.

Leurs passions sont vives, et cependant ils aiment la commodité de l'indolence ; ils l'ont déjà introduite dans l'amour, en retranchant les soins, les inquiétudes, les craintes, les rigueurs, en un mot, toutes les fatigues de la tendresse galante. Ils ont rendu l'amour moins vif, mais plus commode qu'il n'a jamais été.

Moi qui suis Parisien, et qui aime à travailler

commodément, je diviserai l'amusement de Paris en plusieurs amusements fort courts. Ainsi je pourrai me reposer dès que je serai las de penser, et le lecteur pourra sans s'incommoder m'épargner l'affront de jeter mon livre avant la fin du chapitre ([1]).

AMUSEMENT QUATRIÈME

LE PALAIS

Dans le milieu de Paris s'élève un superbe édifice ouvert à tout le monde, et presque fermé par l'affluence des gens qui s'empressent d'y entrer et d'en sortir.

On monte par plusieurs degrés dans une grande salle où se traitent les affaires les plus sérieuses. Dans cette salle même on étale toutes les bigarrures comiques qui composent l'habillement des femmes. Un Parisien voit cela sans étonnement ; mais mon voyageur siamois est étonné de voir dans un même lieu (1) les hommes amusés d'un côté par des *babioles*, et de l'autre occupés par la crainte des jugements d'où dépendent toutes les destinées.

Dans cette boutique on vend un ruban ; dans l'autre boutique on vend une terre par décret : vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie marchande qui vous invite d'aller à elle ; et

à gauche la voix rauque d'un huissier qui fait ses criées ; quel contraste (1) !

Pendant que le voyageur fait ses réflexions sur cette bizarrerie, il est épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires et cornues, qui forment en se réunissant un monstre épouvantable, qu'on appelle la chicane (2) ; et ce monstre mugit un langage si pernicieux, qu'un seul mot suffit pour désoler des familles entières.

A certaines heures réglées, il paraît un homme grave et intrépide, dont l'aspect seul fait trembler et dompte ce monstre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de sa gueule béante quelque succession à demi-dévorée (3).

La chicane est plus à craindre que l'injustice même. L'injustice ouverte, en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la chicane par ses formalités nous donne le tort en nous ôtant notre bien.

La justice est, pour ainsi dire, une belle vierge, déguisée et produite par le plaideur, poursuivie par le procureur [a], cajolée par l'avocat, et défendue par le juge.

(a) On nommait procureur, dans l'ancien droit, l'officier de justice que nous nommons avoué.

Nous voilà déjà dans les digressions, me dira le critique. Le critique a tort ; car les digressions sont précisément de mon sujet, puisqu'elles sont des amusements. Cela est si vrai, que je vais continuer.

Par forme de digression, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embarrassera, je le quitterai, comme je viens de faire, pour m'amuser dans mes réflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuierai de voyager seul. Je prétends quitter aussi l'idée de voyage, toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie : car bien loin de m'assujettir à suivre toujours une même figure, je voudrais pouvoir à chaque période changer de figure, de sujet et de style, pour ennuyer moins les lecteurs du temps ; car je sais que la variété est le goût dominant.

Quoiqu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au Palais une chose éternelle, c'est le procès ; certains ministres de la chicane s'appliquent à le perpétuer, et se font entre eux une religion d'entretenir l'ardeur des plaideurs, comme les Vestales s'en faisaient une entre elles d'entretenir le feu sacré.

Une chose étonnante, c'est que malgré le

bruit épouvantable qui se fait autour des tribunaux, on ne laisse pas d'y dormir : plût au Ciel, lorsqu'on y décide un procès, que les anciens juges fussent bien éveillés, et les jeunes bien endormis !

Il y en a pourtant de très équitables [1]. L'embarras, c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire : comment s'y prendre ? La partie leur est suspecte, le factum [a] les endort, le procureur les embrouille, l'avocat les étourdit, le solliciteur les importune, et la solliciteuse les distrait [2] ; à toutes risques j'aimerais mieux la solliciteuse.

Un de mes amis se vantait que la plus charmante femme du monde ne pourrait jamais lui faire oublier qu'il était juge. Je vous crois, lui répondis-je ; mais tout magistrat est homme avant que d'être juge. Le premier mouvement est pour la solliciteuse ; le second pour la justice.

Une comtesse assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès le juge le plus austère fut solliciter pour un colonel contre un marchand.

(a) Dans l'ancien droit, on nommait spécialement *factum* le mémoire, ou exposé des faits et moyens.

Ce marchand était alors dans le cabinet de son juge, qui trouvait son affaire si claire et si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause.

A l'instant même la charmante comtesse parut dans l'antichambre ; le juge courut au-devant d'elle ; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent, qu'en ce premier moment il fut plus homme que juge, et il promit à la belle comtesse que le colonel gagnerait sa cause. Voilà le juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son cabinet, il trouva le marchand désolé : Je l'ai vue, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vue, celle qui sollicite contre moi ; qu'elle est belle ! Ah, Monsieur, mon procès est perdu ! Mettez-vous à ma place, répond le juge encore tout interdit, ai-je pu lui refuser ce qu'elle me demandait ? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'était à quoi pouvaient monter toutes les prétentions du marchand. Il lui donna les cent pistoles. La comtesse sut la chose, et comme elle était vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un juge si généreux, et lui envoya sur l'heure les cent pistoles. Le colonel aussi galant que la comtesse était scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles ; et ainsi

chacun fit ce qu'il devait faire. Le juge craignit d'être injuste, la comtesse craignit d'être reconnaissante, le colonel paya, et le marchand fut payé.

Voulez-vous savoir mon véritable sentiment sur le procédé de ce juge ? Son premier mouvement a été pour la solliciteuse : c'est ce que je n'ose lui pardonner ; son second mouvement a été pour la justice : c'est ce que j'admire.

Pendant que je me suis amusé, mon voyageur s'est perdu dans le Palais : allons le chercher. Je l'aperçois dans la grande salle, je l'appelle, il veut venir à moi, mais l'haleine lui manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte ; il nage des coudes pour se sauver. Il m'aborde enfin ; et pour toute relation de ce qu'il vient de voir, il s'écrie : O le maudit pays ! sortons-en vite, pour n'y jamais rentrer.

* Avant que d'en sortir, lui dis-je, examinez bien ce grand homme sec et renfrogné ; quoiqu'il porte une longue épée, il ne fait la guerre que par procureur. C'est un chicaneau d'épée. Il parle à quelqu'un. Écoutons-le. Il est normand ; la scène ne sera pas si brillante que s'il était gascon ; mais elle vous instruira peut-être

des maximes les plus solides de la chicane frauduleuse. Je connais la personne à qui il parle. C'est une plaideuse [1].

* Une plaideuse! s'écria mon Siamois. Est-ce que les femmes savent plaider ?

* Mieux que les hommes quand elles s'en mêlent, lui répartis-je. Comme elles suivent plus loin que nous et la haine et l'amour, elles réussissent également en procès et en galanterie. Celle-ci en se ruinant s'est acquis l'esprit de chicane, qui joint à l'esprit de femme, l'emporte encore sur l'esprit normand ; en un mot, à force de perdre son bien, elle a appris à usurper celui des autres.

* Notre Siamois curieux d'entendre le dialogue de la plaideuse et du Normand, me tira derrière un pilier, d'où nous pouvions les entendre sans être vus. Nous jugeâmes par les discours de la plaideuse qu'elle avait fait au Normand force supercheries dont elle craignait les suites.

* Ah, Monsieur, lui disait-elle d'une voix tremblante, si ma procédure n'a pas été loyale, je désavoue mon procureur. Je sais que vous avez des preuves apparentes contre ma bonne

foi, et que vous pouvez me perdre de réputation, quoique je sois innocente. Ne me poussez pas à bout, je vous en conjure. A cela il ne répondait rien, fronçait le sourcil, et se mordait les lèvres comme un homme outré qui va éclater en invectives.

* Nous attendions que l'orage fondît, quand tout à coup notre Normand prenant un air gracieux et flatteur : Ne craignez rien, ma chère Demoiselle, lui dit-il, ne craignez rien ; votre procédé est estimable ; vous avez mérité mon estime et ma vénération, et j'irai chez vous dès demain pour vous rendre hommage.

* Ah, je suis perdue, s'écria-t-elle ! et vous ne dissimulez votre ressentiment que pour me perdre, pour m'abîmer.

* Au contraire, Madame, reprit notre flatteur en lui serrant la main, je vous applaudis, je vous félicite ; rien n'est plus aimable, rien n'est plus charmant que le tour que vous m'avez joué, et vous m'avez trompé d'une manière tout adorable. J'avoue que j'en ai pensé être la dupe.

* Je vous jure, reprit-elle d'un air contrit, que je n'ai point eu dessein de vous tromper.

* Ha ! ne dites point cela pour votre honneur, répliqua-t-il ; c'est la tromperie, c'est votre habileté à tromper qui me charme, qui me ravit. Oui, charmante personne, la manière adroite dont vous m'avez ballotté, trigaudé ([a]), leurré, tourné, viré, m'enlève, m'enchante ; vous me voyez passionné pour vous, et cela sans faiblesse ; car ce n'est point votre beauté, ce ne sont ni vos yeux, ni votre bouche, ni votre teint : je ne suis point sensible à ces fadaises ; ce qui me touche dans une femme, c'est un esprit subtil et façonné ([b]), un cœur solide et politique. Ne se passionner qu'avec réflexion, ruser ingénuement, faire la naïve et la franche pour parvenir à ses fins : c'est par là que vous m'avez gagné le cœur.

* Ces louanges ne me conviennent point, reprit-elle toute déconcertée ; mais enfin, où voulez-vous venir ?

* Je ne puis encore en venir à rien, continua-t-il d'un air tendre ; je suis si passionné, si transporté d'admiration pour votre patelinage ! Une affabilité, un langage, des paroles dorées : vous

---

(a) Trigauder, dérivé de *trigaud*, signifiait : agir sans franchise. Il est exceptionnel que ce verbe soit employé transitivement.

(b) C'est-à-dire *formé* par l'usage du monde.

m'amusiez par de belles propositions d'accommodement, pour avoir le temps de me faire souffler un exploit, et de me faire condamner par défaut. Cela était joliment imaginé et très agréablement conduit ; et ce titre que vous avez fait contrefaire par un... Je sais bien que la signature n'est pas tout à fait fausse ; aussi n'est-elle pas tout à fait vraie [a] : c'est une signature vraisemblable. Quoi qu'il en soit, vos prétentions sans titre étaient injustes, et en fabriquant un titre, vous corrigez l'injustice. Cela est bon.

* En vérité, Monsieur, reprit la plaideuse, je ne sais plus comment je dois prendre vos discours.

* Du bon côté, répliqua le Normand, en l'embrassant ; tout votre manège est si fort de mon goût, et je trouve tant de conformité entre vous et moi, qu'il m'est venu en pensée que nous étions nés l'un pour l'autre. Oui, Mademoiselle, je crois que pour donner un bon tour à cinq ou six procès où nous sommes faufilés vous et moi, il nous serait avantageux à l'un et à l'autre de réunir nos droits par un contrat de mariage ; en un mot, si vous entendez bien vos intérêts,

(a) Nous dirions : elle n'est pas non plus tout à fait vraie.

vous serez ma femme dès aujourd'hui, et voici pourquoi : deux vertueux ([a]) réunis se fortifient, et séparés nous nous détruirions l'un l'autre.

* Ha ! Monsieur, répliqua la plaideuse à qui ce mariage n'était pas si avantageux qu'au Normand, quand je refuserais de me marier, vous êtes trop honnête homme pour me détruire.

* Pardonnez-moi, pardonnez-moi, reprit brusquement le Normand, et je veux ce mariage, parce que je ne suis pas dupe ; je puis vous ruiner, vous pouvez m'enrichir. Il faut s'entr'aider les uns les autres charitablement. Ainsi touchez là, nous mourrons ennemis ou mariés ensemble.

* La plaideuse laissa prendre sa main d'un air si interdit qu'on eût pris sa crainte pour de la pudeur, et notre épouseur continua ainsi : J'ai déjà dressé un projet de contrat de mariage C'est un chef-d'œuvre de composition. Je crois que cet ouvrage d'esprit sera de votre goût. Il est conçu dans des termes savamment équivoqués : par exemple, en parlant de cette grosse terre que vous m'apportez en mariage avec le procès y adjoint, pour mettre en valeur la terre

(a) Le mot est pris ici dans le sens étymologique de *vertu*, et signifie *forts*.

et le procès, j'y comprends tous les environs qui seront à notre bienséance. Elle est belle, notre terre : gros revenus, beaux droits seigneuriaux ; mais ce que j'estime plus que tout cela, ce sont certaines vieilles prétentions soutenues de certains vieux titres dont je suis nanti. C'est une recherche curieuse qui m'a coûté bien du travail ; mais il fallait cela pour augmenter vos terres sur celles des voisins. Ces voisins sont des sots. Ainsi je pourrai les déposséder, les ruiner, les abîmer avec justice ; je dis avec justice, car enfin, selon la Coutume du Mans, rien n'est plus juste que d'arrondir sa terre.

En finissant ce dialogue, nos épouseurs politiques s'éloignèrent de nous, et moi pour ôter brusquement à mon voyageur siamois l'idée ennuyeuse du Palais, je le menai droit au pays de l'Opéra ([1]).

AMUSEMENT CINQUIÈME

L'OPÉRA

Quatre heures sonnent, allons à l'Opéra [1] ; il nous faut au moins une heure pour traverser la foule qui en assiège la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois : on ne doit point dire la porte de l'Opéra ; et selon l'idée magnifique que je me suis faite de l'Opéra, on n'y doit entrer que par un portique superbe.

En voici l'entrée, lui répondis-je, en lui montrant du doigt un guichet fort sombre. Et où donc, s'écria-t-il ? Je ne vois là qu'un petit trou dans un mur, par où on distribue quelque chose. Avançons, que veut dire ceci ? quelle folie : donner un louis d'or pour un morceau de carton ! Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achète si cher : j'aperçois sur ce carton des caractères qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout à fait, lui dis-

je ; c'est un passeport pour entrer dans le pays des enchantements : entrons-y donc vite, et plaçons-nous sur le théâtre [1]. Sur le théâtre ! repartit mon Siamois : vous vous moquez ; ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, lui dis-je, allons nous y étaler : on n'y voit rien, on y entend mal ; mais c'est la place la plus chère, et par conséquent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opéra, vous n'auriez pas sur le théâtre cette sorte de plaisir qui dédommage de la perte du spectacle. Suivez-moi dans une loge : en attendant qu'on lève cette toile, je vais vous dire un mot des pays qu'elle nous cache.

L'Opéra est, comme je vous l'ai déjà dit, un séjour enchanté ; c'est le pays des métamorphoses : on y en voit des plus subites. Là, en un clin d'œil, les hommes s'érigent en demi-dieux, et les déesses s'humanisent ; là le voyageur n'a point la peine de courir le pays, ce sont les pays qui voyagent à ses yeux ; là, sans sortir d'une place, on passe d'un bout du monde à l'autre, et des Enfers aux Champs-Élysées. Vous ennuyez-vous dans un affreux désert ? un coup de sifflet vous fait retrouver dans le pays des dieux ; autre coup de sifflet, vous voilà dans le pays des fées.

Les fées de l'Opéra enchantent comme les autres ; mais leurs enchantements sont plus naturels, au vermillon près.

Quoi qu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes sur les fées du temps passé, on en fait encore davantage sur les fées de l'Opéra [1] ; ils ne sont peut-être pas plus vrais, mais ils sont plus vraisemblables.

Celles-ci sont naturellement bienfaisantes ; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richesses : elles le gardent pour elles.

Disons un mot des habitants naturels du pays de l'Opéra ; ce sont des peuples un peu bizarres : ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en dansant, et font souvent l'un et l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relèvent tous du souverain de l'orchestre, prince si absolu, qu'en haussant et baissant un sceptre en forme de rouleau qu'il tient à la main, il règle tous les mouvements de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces peuples ;

comme ils ont la tête pleine de musique, ils ne pensent que des chants, et n'expriment que des sons ; cependant ils ont poussé si loin la science des notes, que si le raisonnement se pouvait noter, ils raisonneraient tous à livre ouvert.

* Ce pays de l'Opéra fournit tant de singularités que j'ai résolu d'en faire un traité particulier, aussi bien que de la Comédie ([1]).

AMUSEMENT SIXIÈME

LES PROMENADES

Nous avons à Paris deux sortes de promenades : dans les unes, on va pour voir et pour être vu ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vu de personne.

Les dames qui ont l'inclination solitaire, cherchent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guides pour s'égarer.

Les détours de ce Bois sont si trompeurs, que les mères les plus expérimentées s'y perdent quelquefois en voulant retrouver leurs filles (1).

Du Bois de Boulogne on vient dans le Cours : c'est une forêt en galerie, où il est permis aux chevaux de se promener, et non pas aux hommes (2).

Dans un climat voisin, qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussière étouffante, qui fait qu'on n'y voit

point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes ; des mouches en été, des cousins en automne, et en tout temps des nouvellistes ([1]).

En arrivant au bout de la grande allée des Tuileries, mon compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vue ; il n'y avait que des femmes ce jour-là, et l'allée en était toute couverte ([2]).

Je n'ai vu de ma vie, me dit-il en souriant, une volée si nombreuse ! la charmante espèce d'oiseaux !

Ce sont, lui dis-je sur le même ton, ce sont des oiseaux amusants, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils sont volages d'inclination, faibles de tempérament, et forts en ramage.

Ils ne voient le jour qu'au soleil couchant, marchent toujours élevés à un pied de terre, et touchent les nues de leurs superbes huppes ([3]) ; en un mot, la plupart des femmes sont des paons

dans les promenades, quelques-unes sont des pigrièches dans leur domestique, et des colombes dans le tête-à-tête.

Voilà une description bien hardie, me dit mon Siamois. En bonne foi, me dit-il, ce portrait est-il d'après nature ? Est-ce bien là la femme ? Oui, sans doute, lui répondis-je ; mais je connais des femmes qui s'élèvent au-dessus de la femme, et peut-être même au-dessus de l'homme : à l'égard de celles-là, je n'ai que faire de les distinguer des autres, elles se distingueront bien d'elles-mêmes.

Rien n'est plus difficile à définir que les femmes : et de toutes les femmes, les Parisiennes sont les plus indéfinissables.

Les femmes espagnoles sont toutes espagnoles, les Italiennes toutes italiennes, les Allemandes toutes allemandes ([a]) ; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes et des Allemandes.

(a) Il faut comprendre : ... *tout* espagnoles ... *tout* italiennes... *tout* allemandes, — ce qui est d'ailleurs le texte de la première édition. A cette époque, les règles d'accord de *tout* au sens adverbial n'étaient pas encore fixées.

Parmi nos Françaises, combien de nations différentes ?

La nation policée [a] des femmes du monde.

La nation sauvage des provinciales.

La nation libre des coquettes.

La nation indomptable des épouses fidèles.

La nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La nation aguerrie des femmes d'intrigue.

La nation timide... mais il n'y en a plus guère, de celles-là.

La nation barbare des belles-mères.

La nation fière des bourgeoises qualifiées [1].

La nation errante des visiteuses régulières.

(a) Une nation policée, dans l'ancienne langue, est une nation qui possède une organisation politique stable et définie.

Et tant d'autres, sans compter la nation superstitieuse des coureuses d'horoscope ; on devrait renfermer celles-là, et détruire la nation des devineresses [1] qui les abusent, et qui sous prétexte de deviner ce que font les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auraient jamais faites.

Je me laisse un peu trop emporter à mon sujet : c'est une chose étrange, qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; on en dit toujours trop ou trop peu : on ne parle pas assez des femmes vertueuses, et l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

Les hommes leur rendraient justice à toutes, s'ils pouvaient en parler sans passion ; mais ils ne parlent guère de celles qui leur sont indifférentes ; ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, et contre celles dont ils n'ont pu se faire aimer.

Ils font passer ces dernières pour déréglées, parce qu'elles sont sages, et plus sages qu'ils ne voudraient. Ce déchaînement des hommes devrait faire la justification des femmes ; mais par malheur la moitié du monde prend plaisir à médire, et l'autre moitié à croire les médisances.

La médisance est de tout temps et de tous pays ; elle est presque aussi ancienne dans le monde que la vertu.

On devrait punir plus rigoureusement la médisance que le larcin ; elle fait plus de tort à la société civile : et il est plus difficile de se garder d'un médisant que d'un voleur.

On convient que l'un et l'autre sont fort méprisables ; cependant on les estime quand ils excellent. Un railleur fin et délicat fait les délices de la conversation ; et tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui s'attire la vénération de ceux même à qui il coupe la bourse.

Et voyant le triomphe de ceux-ci, on dirait que ce n'est ni la médisance ni le vol qu'on blâme dans les autres, mais seulement leur malhabileté : on les punit de n'avoir su atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre sujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la médisance en général, et il ne s'agissait que de celle que les hommes font ordinairement du beau sexe ; je vous y ramène, à propos de certaines lois qui furent autrefois proposées par un législateur de Siam (1).

Une de ces lois permettait aux femmes de médire des femmes ; premièrement, parce qu'il est impossible de l'empêcher ; et de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse sa voisine, en peut être aussi accusée, selon la loi du talion. Mais comment voulez-vous qu'une femme se venge d'un homme qui aura publié qu'elle est galante ? Publiera-t-elle qu'il est galant ?

Je voudrais bien savoir pourquoi il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre, de succomber à l'amour. Mais traiter sérieusement cette question, ce serait trop occuper l'esprit ; amusons-le seulement par une pensée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, et les femmes ont mis la leur à se bien défendre : celui qui se fait aimer chante victoire ; celle qui aime se confesse vaincue.

S'il était vrai que les dames fussent plus faibles que nous, leurs chutes devraient être plus pardonnables ; et voici ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous sentiez plus faibles que vos femmes, puisque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorsque vous ne leur pardonnez rien.

Il semble, continue-t-il, qu'aussitôt que vous avez acquis une femme par contrat, il lui doive suffire d'être tout à vous, sans qu'elle ose vouloir que vous soyez tout à elle : quelle tyrannie aux hommes, d'avoir ainsi usurpé le droit d'être infidèles impunément !

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils pensent, dis-je à mon voyageur ; les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité de leurs femmes ? Et pour en revenir à la médisance, peut-on médire d'une femme sans faire tort à son mari ?

Puisque la médisance contre les femmes a des suites si dangereuses, et qu'on ne peut l'empêcher, je voudrais au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuse. Comme les preuves en pareil cas sont difficiles, cela calmerait les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourraient se déchaîner contre celles qui sont fardées ; car on voit clairement ce qu'elles ont de trop sur leur visage, mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est cette difficulté de prouver qui fait qu'on

médit si hardiment des plus sages ; car dans les choses où il est impossible de démontrer la vérité, on prétend que la vraisemblance suffise ([a]).

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers ([b]), c'est médisance. Publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnie. Dire qu'une laide n'est pas belle, ce n'est ni médisance ni calomnie ; mais c'est un crime atroce, que les dames ne pardonnent jamais.

La plupart sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur ; et telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, serait plus fâchée d'être surprise à sa toilette, que d'être surprise avec un galant.

Cela ne m'étonne pas : la première vertu, selon

(a) Dans le sens : on *veut* que la vraisemblance suffise. C'est la nuance qu'indique le subjonctif.

(b) On disait anciennement d'une pièce de monnaie : *Elle est entre deux fers* quand, placée dans la balance pour être pesée, elle faisait équilibre sans trébucher. Or, pour être de poids, une pièce devait trébucher, à cause du petit excédent ménagé en prévision de l'usure. Ainsi, dire d'une vertu féminine qu'elle est *entre deux fers*, c'est l'assimiler à une pièce trop légère, en état d'équilibre incertain.

les femmes, c'est de plaire ; et pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Les uns aiment dans une femme la douceur et la modestie ; les autres n'ont du goût que pour la vivacité et l'enjouement ; mais l'agrément et la beauté sont de tous les goûts.

Une jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'espérance de plaire, est bien embarrassée quel parti prendre [a] pour réussir dans le monde : est-elle simple ? on s'en dégoûte ; prude, on la fuit ; coquette, on l'abandonne. Pour bien faire, il faudrait qu'elle fût prude, simple et coquette tout ensemble : la simplicité attire, la coquetterie amuse, et la pruderie [b] retient.

S'il est difficile aux femmes de se maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore, de se maintenir avec les femmes mêmes : celle qui se pique de vertu s'attire l'envie ; celle qui se pique de galanterie s'attire le mépris ;

(a) Est bien embarrassée du parti qu'elle doit prendre. Cette tournure elliptique est exceptionnelle.

(b) La pruderie, au XVIIe siècle, était la qualité d'une personne modeste et réservée dans ses manières. Le mot n'avait pas toujours, à cette époque, la nuance défavorable qu'il a maintenant.

mais celle qui ne se pique de rien échappe au mépris et à l'envie, et se sauve entre deux réputations.

Ce ménagement ([a]) passe la capacité d'une jeune fille : celles qui sont jeunes et belles, sont exposées à de grands périls ; pour s'en garantir elles auraient besoin de raison, et par malheur la raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté et le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussi tôt que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre ?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle ; le seul trait de beauté qu'elles pourraient toutes avoir et qu'elles n'ont pas toujours, c'est la pudeur ; et de tous les traits de beauté, c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa première faiblesse, qu'elle voudrait se la cacher à elle-même ; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres ; mais la troisième, elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

([a]) Au sens de : conduite habile et mesurée. Comparer la note ([a]) de la page 132.

Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle : j'en connais qui s'alarment au moindre mot équivoque, et qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devraient point savoir.

Une fille de ce caractère était dans une assemblée avec sa cadette qui sortait d'un couvent. Quelqu'un conta une aventure galante ; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvait rien comprendre ; plus le récit était obscur, et plus cette cadette était attentive, et elle marquait naïvement sa curiosité. L'aînée voulant témoigner qu'elle avait plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Hé, fi, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces messieurs disent ?

Hélas ! répondit naïvement la cadette, je ne sais pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces héroïnes de politique, qui conservent une espèce d'ordre dans le désordre même.

Tout est réglé chez une femme qui sait son monde : celui qui perd son argent par complaisance cède la place à celui qui prête son carrosse pour la promenade ; le jeune héritier commence où la dupe ruinée a fini ; tel qui paie la collation est relevé par un autre qui la mange : et quand l'officier entre par la porte, il faut que le marchand sorte par la fenêtre.

Cette régularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les méprisent, et ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent : n'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le savoir-vivre, et les manières galantes ? Elles parlent, s'habillent et s'ajustent comme elles ; il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes et les mots nouveaux ; tout se fait par elles et pour elles. Cependant avec tous ces avantages, il y a une grande différence entre les unes et les autres : la réputation des femmes de bien est plus solide, celle des coquettes est plus étendue.

Je m'aperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage : on s'amuse toujours plus qu'on ne veut avec les femmes ; puisque nous y sommes, faisons voir à notre Siamois le pays

de la galanterie ([a]), dont elles font tout l'ornement.

LA GALANTERIE

Entrons dans ce charmant pays, et voyons d'abord... mais qu'y peut-on voir ? La galanterie autrefois si cultivée, si florissante, fréquentée par tant d'honnêtes gens ([1]), est maintenant en friche, abandonnée : quel désert ! hélas ! je n'y reconnais plus rien.

Suivons donc l'usage nouveau ; et sans nous amuser à la galanterie, passons tout d'un coup au mariage.

(a) Le mot est pris ici dans un sens favorable : empressement poli et respectueux auprès des femmes.

AMUSEMENT SEPTIÈME

LE MARIAGE

Il est bien difficile de parler du mariage d'une manière qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt seront ravis que j'en fasse une description comique. Maudit soit le plaisant, dira ce mari sérieux ; s'il était à ma place, il n'aurait pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconvénients du mariage, ceux qui ont envie de se marier se plaindront que je veux les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc ? J'y suis fort embarrassé.

Un certain peintre faisait un tableau de l'Hymen pour un jeune amant. Je veux qu'il soit accompagné de toutes les grâces, lui disait cet amant passionné. Souvenez-vous surtout que l'Hymen doit être plus beau qu'Adonis : il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination ; je vous paierai votre tableau

à proportion que le sujet en sera gracieux. Le peintre qui connaissait sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, et lui apporta le tableau la veille de ses noces. Notre jeune amant n'en fut point satisfait : Il manque, dit-il, à cette figure certain air gai, certains agréments, certains charmes ; enfin ce n'est point là l'idée que j'ai de l'Hymen : vous l'avez fait d'une beauté médiocre, vous ne serez que médiocrement récompensé.

Le peintre, qui avait autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment.

Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'est pas encore sec ; ce visage est embu ; et pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paraît rien dans les premiers jours. Je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, et pour lors vous me le paierez selon sa beauté : je suis sûr qu'il vous paraîtra tout autre. Adieu, Monsieur, je ne suis pas pressé d'argent.

Ce peintre remporta son ouvrage : notre jeune amant se maria le lendemain ; et quelques mois

s'écoulèrent sans que le peintre parût. Enfin il reporta le tableau. Notre jeune mari fut surpris en le voyant : Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le temps embellirait votre peinture ; quelle différence ! Je ne la reconnais plus ! J'admire l'effet du temps sur les couleurs, et j'admire encore plus votre habileté. Cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs : car enfin les feux de l'Hymen doivent paraître moins brillants que ceux de l'Amour ; ce sont des feux solides que les feux de l'Hymen ([1]). D'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre, et vous lui avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout à fait... Ce n'est pas là l'Hymen enfin. Fort bien, Monsieur, lui dit le peintre, ce que j'avais prévu est arrivé ; l'Hymen est à présent moins beau dans votre idée que dans mon tableau : c'était tout le contraire il y a trois mois. Ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée : vous étiez amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entends, interrompit le mari ; brisons là-dessus. Votre tableau est agréable au delà de mon imagination, il est juste que le paiement soit au delà de la vôtre : voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez espérer. Tenez,

Monsieur, laissez-moi le tableau. Non, Monsieur, répliqua le peintre, non, je ne vous le laisserai point ; je vous en veux donner un autre qui plaise aux amants et aux maris, et ce sera le chef-d'œuvre de la peinture. En effet, le peintre fit un autre tableau, où il se servit avec tant d'art de certaines règles d'optique et de perspective, que le portrait de l'Hymen paraissait charmant à ceux qui le regardaient de loin ; mais de près ce n'était plus cela. Il le fit placer au bout d'une agréable galerie, sur une espèce d'estrade, et pour monter sur cette estrade, il fallait passer un pas fort glissant ; en deçà, c'était le charmant point de vue, mais sitôt qu'on avait passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le mariage au goût de tout le monde, suspendez ici votre critique ; je vais vous présenter mon tableau, choisissez le point de vue qui vous convient.

Pour rentrer dans notre style de voyage, je vous dirai d'abord que le mariage est un pays qui peuple les autres ; la bourgeoisie y est plus fertile que la noblesse ; c'est peut-être que les grands seigneurs se plaisent moins chez eux que chez leurs voisins. Le mariage a la propriété de

faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent : il fait souvent d'un homme enjoué un stupide, et d'un galant un bourru ; quelquefois aussi, d'un stupide et d'un bourru, une femme d'esprit fait presque un galant homme.

On se marie par différents motifs : les uns par passion, les autres par raison ; celui-ci sans savoir ce qu'il fait, et celui-là ne sachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablés de quiétude et d'indolence, qu'ils se marient seulement pour se désennuyer : d'abord le choix d'une femme les occupe ; ensuite les visites, les entrevues, les festins, les cérémonies ; mais après la dernière cérémonie, l'ennui les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris et de femmes qui dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur, et la misère ?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puisqu'on se marie tout à sa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en

danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vu.

Tel autre, qui n'a pas la force de se déterminer par lui-même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sait à point nommé le taux des établissements, et le prix courant des filles à marier. Ces connaisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs et les inclinations dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces femmes d'affaires, on fait un mariage comme une emplette : on marchande, on surfait, on mésoffre ([a]), enfin on est pris au mot.

D'autres, qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un notaire, comme on lève une charge aux Parties casuelles ([b]).

(a) *Mésoffrir*, mot vieilli, signifiait : offrir d'une marchandise beaucoup moins que sa valeur.

(b) C'est-à-dire : comme on acquiert une charge vacante au bureau des parties casuelles. Sous l'ancien régime, les parties casuelles sont « les droits qui reviennent au roi pour les charges de judicature ou de finance quand elles changent de titulaire ». Par extension, l'expression désigne aussi le bureau établi pour le recouvrement de ces droits.

Ce n'est pas tout à fait la faute de l'entremetteuse si l'on est trompé en femme : elles vous donnent un mémoire. On n'examine que les articles de la famille et du bien ; on laisse à côté la femme, qu'on ne retrouve que trop dans la suite.

Après tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien.

Ce n'est point se marier, c'est se contenter [a], que de prendre une femme pour sa beauté.

Ce n'est point se marier, c'est radoter, à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société.

Qu'est-ce donc que se marier ? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination et sans intérêt, une femme qui vous choisisse de même.

Le pays du mariage a cela de particulier, que

(a) Au sens de : contenter ses désirs.

les étrangers ont envie de l'habiter, et les habitants naturels voudraient en être exilés.

On peut être exilé du mariage par les séparations ; mais il n'y a de véritable sortie que celle du veuvage.

Quoique le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux, il me paraît moins à craindre que la séparation.

Les séparés sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux nœuds de la société.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme ; mais souvent le mari est cause que la femme a tort, et il a lui-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avait tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici [a] du veuvage : c'est un grand sujet et très fertile ; mais il est trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à demi fâchées de la mort d'un mari,

(a) Ce tour est correct dans l'ancienne langue. Nous dirions aujourd'hui : On doit s'attendre à ce que je parle ici...

je blesserai la bienséance : si j'exagère leur affliction, je blesserai la vérité.

Quoi qu'en puissent dire les mauvais plaisants, il n'y a point de veuvage sans tristesse. N'est-ce pas toujours un état fort triste, d'être obligé de feindre une tristesse continuelle ? Le triste rôle à jouer que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle (1) !

Il y a des veuves à qui les sanglots et les larmes ne coûtent rien ; j'en ai connu une au contraire qui faisait de bonne foi tout son possible pour s'affliger : mais la nature lui avait refusé le don des larmes. Cependant elle voulait faire pitié aux parents de son mari : ses affaires dépendaient d'eux.

Un jour, son beau-frère qui était fort affligé, lui reprochait qu'elle n'avait pas versé une larme : Hélas ! lui répondit la veuve, mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévu, que j'en suis devenue comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord, mais dans la suite je suis sûre que j'en mourrai.

Je sais, lui répliqua le beau-frère, que les douleurs trop grandes ne se font point sentir

d'abord ; je sais encore que les douleurs violentes ne durent guère : ainsi, Madame, vous serez tout étonnée que la douleur de votre veuvage sera passée [a] avant que vous l'ayez sentie.

Une autre veuve se désespérait, et ce n'était pas sans sujet : elle avait perdu en même jour [b] le meilleur mari et la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avait réduite en un état qui faisait craindre pour sa vie. On n'osait lui parler de boire ni de manger ; on n'osait pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner [c] la douleur d'une femme, il vaut mieux laisser agir le temps et l'inconstance. Cependant, pour accoutumer petit à petit la veuve à supporter l'idée de ses pertes, une bonne amie lui parla d'abord de sa petite chienne. Au seul nom de Babichonne, ce fut des hurlements, des transports ; elle s'évanouit enfin : Que j'ai bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari : elle serait morte tout à fait !

---

[a] Comparer la note (a) de la page 111.

[b] Nous dirions : *le* même jour, ou : en *un* même jour. Comparer : en même temps.

[c] *Obstiner*, au sens transitif, était du style familier, et signifiait : être cause que l'on s'obstine, en contredisant mal à propos.

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on espéra que la source en tarirait bientôt, et l'amie zélée crut qu'elle pouvait hasarder le nom du mari.

Hélas ! lui dit-elle, si le seul nom de Babichonne vous afflige tant, que serait-ce donc si on vous parlait de votre mari ? mais je n'ai garde : la pauvre Babichonne ! Vous n'en trouverez jamais une semblable ; cependant elle est bien heureuse d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée : peut-on aimer quelque chose après avoir perdu un mari ?

C'est ainsi que cette amie habile mêlait adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne : sachant bien que quelquefois deux fortes douleurs se détruisent l'une l'autre en faisant diversion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoublaient, et qu'elles [a] s'arrêtaient tout court au nom du mari ; c'était, sans doute, le saisissement : on sait que les pleurs ne sont que pour les douleurs médiocres. Quoi qu'il en soit, la pauvre affligée passa plusieurs jours et plusieurs nuits dans cette alternative de pleurs et de saisissements.

(a) Ainsi portent les deux textes successifs. Ce féminin s'explique par une confusion avec *larmes*.

Enfin, la bonne amie fit chercher une petite chienne, et en trouva une plus jolie que la défunte : elle la présenta ; mais la veuve ne l'accepta qu'en pleurant. Heureusement, la nouvelle chienne se fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Babichonne ; et voici la conséquence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait cesser les pleurs, peut-être qu'un mari nouveau fera cesser les saisissements. Mais hélas ! l'un ne fut pas si facile que l'autre : la nouvelle chienne s'était fait aimer en huit jours, et il fallut plus de trois mois pour faire consentir la veuve à se remarier.

Quoique je me sois donné plein pouvoir de quitter mon voyageur siamois tant qu'il me plairait, je ne veux pas le perdre de vue : j'ai besoin qu'il autorise [a] certaines idées creuses qui me sont venues à propos de la Faculté et de l'Université. Ce sont deux pays où les idées simples et naturelles ne sont pas les mieux reçues ; il faut qu'un voyageur parle, s'il se peut, la langue des pays par où il passe : je vais donc guinder mon style et figurer mes expressions, pour être plus intelligible aux docteurs.

(a) Qu'il couvre de son autorité, ou, en quelque sorte, qu'il prenne à son compte.

AMUSEMENT HUITIÈME

L'UNIVERSITÉ

Dans le pays latin tout est obscur : les habitations, les vêtements, le langage, et les raisonnements même.

La noblesse ni la bravoure ne servent de rien pour parvenir aux dignités de la République des Lettres : ce sont les plus savants, et souvent les plus opiniâtres, qui usurpent la domination. Là chaque maison est un royaume, ou plutôt un empire, où chaque souverain a son sceptre, sa justice, ses lois et ses armes : et tel d'entre eux est si puissant, qu'il gouverne quatre nations dans un seul collège (1).

Il y a longtemps qu'on travaille à défricher le pays de la science ; cependant il n'y paraît guère : la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un et un font deux ; et ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le savait avant que d'en avoir fait une science.

Quoi qu'il en soit, la géométrie est d'un grand

usage ; elle sert entre autres choses à éprouver l'esprit, comme le creuset sert à éprouver l'or : les bons esprits s'y raffinent, les esprits faux s'y évaporent.

Les géomètres travaillent sur un terrain si solide, qu'après avoir bien posé la première pierre, ils élèvent sans crainte leurs bâtiments jusqu'aux cieux.

Sur un terrain bien différent, les philosophes bâtissent des édifices superbes qu'on appelle systèmes : ils commencent par les fonder en l'air ; et quand ils croient être parvenus au solide, le bâtiment s'évanouit, et l'architecte tombe des nues.

Le pays des systèmes est fort amusant (1) : entre autres singularités on y voit une populace d'aiguilles s'assembler autour d'une pierre noire, de grands hommes courir après les petits corps ; on y pèse l'air, on y mesure la chaleur, le froid, la sécheresse et l'humidité : grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ! Sans étudier, il n'a qu'à jeter les yeux sur un petit tuyau de verre, pour connaître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, ou s'il fait beau temps.

Attiré par ces belles connaissances, on cherche

des guides pour avancer dans la philosophie [1] : on aperçoit un ancien Grec, qui depuis deux mille ans est maître d'un chemin creux et obscur ; d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a osé frayer un chemin tout opposé. Celui-ci est si artistement aplani, qu'on y marche plus à son aise, et qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre. Ces deux guides se tuent de crier : C'est ici, c'est ici l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les secrets de la nature. Si l'on me demande lequel des deux a raison, je dirai que l'un a pour lui la raison de l'ancienneté, et l'autre la raison de la nouveauté ; et en cas d'opinion [a], ces deux raisons entraînent plus de savants que la raison même.

Celui qui entreprend le voyage de la philosophie, voudrait bien suivre ces deux guides tout à la fois ; mais il n'ose s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidents et de privation. Il se sent tout à coup saisi du froid, du chaud, du sec et de l'humide, pénétré par la matière subtile, environné de tourbillons, et si épouvanté par l'horreur du vide, qu'il recule au lieu d'avancer [2].

(a) C'est-à-dire *en matière* d'opinion, dans les choses qui relèvent de l'appréciation, du « sentiment » personnel.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce pays ; car ceux qui n'y ont jamais été en savent presque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon voyageur de l'Université à la Faculté, il est bon de lui faire remarquer que,

Dans le pays de la science, on s'égare.

Dans le Palais, on se perd.

Dans les promenades, on se retrouve.

Et on ne se cherche plus dans le mariage.

On avance peu à la cour.

On va loin avec les femmes.

Et on ne revient guère du royaume de la Faculté [a].

(a) Il s'agit, bien entendu, de la Faculté de médecine.

AMUSEMENT NEUVIÈME

LA FACULTÉ

Le pays de la Faculté est situé sur le passage de ce monde à l'autre.

C'est un pays climatérique ([a]), où l'on nous ait respirer un air rafraîchissant, très ennemi de la chaleur naturelle ([1]).

Ceux qui voyagent dans cette contrée dépensent beaucoup, et meurent de faim.

La langue y est fort savante, et ceux qui la parlent sont très ignorants.

On apprend ordinairement les langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on sait ; mais il semble que les médecins n'apprennent leur jargon que pour embrouiller ce qu'ils ne savent point.

(a) Ce mot est expliqué dans la note ([1]) de cette même page, à la fin du volume.

Que je plains un malade de bon sens ! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les arguments du médecin, la maladie, les remèdes, et l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela ensemble avait causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui lui sauva la vie : il crut voir la fièvre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivait à pas continus et redoublés un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, et se noya. Le conducteur se fit payer, et courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet et d'émulsion. Mon ami profita de cette vision, congédia son médecin, et cela lui fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guérir tout seul [1].

L'absence des médecins est un souverain remède pour celui qui n'a point recours au charlatan.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des charlatans de bonne foi : cet étranger, par exemple, est fort sincère. Il débite de l'eau de fontaine à trente sols la bouteille : il dit qu'il y a dans son eau une vertu occulte qui guérit des plus grands maux ; il en jure, et jure vrai, puisque cette eau

le guérit lui-même de la pauvreté, qui renferme les plus grands maux (1).

A Paris il en est des médecins comme des almanachs : les plus nouveaux sont les plus consultés : mais aussi leur règne, comme celui des almanachs, finit avec l'année courante.

Quand un malade laisse tout faire à la nature, il hasarde beaucoup ; quand il laisse tout faire aux médecins, il hasarde beaucoup aussi (2) : mais hasard pour hasard, j'aimerais mieux me confier à la nature, car au moins on est sûr qu'elle agit de bonne foi, comme elle peut, et qu'elle ne trouve pas son compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les médecins et les intendants. Les intendants ruinent les maisons les mieux établies, et les médecins ruinent les corps les mieux constitués ; les maisons ruinées enrichissent les intendants, et les corps ruinés enrichissent les médecins.

On devrait obliger tous les médecins à se marier : n'est-ce pas une justice qu'ils rendent à l'État quelques hommes pour ceux qu'ils lui enlèvent à toute heure ?

Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux médecins, et à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

AMUSEMENT DIXIÈME

LE JEU

Le jeu est une espèce de succession ouverte à tout le monde ; j'y vis l'autre jour deux Gascons hériter d'un Parisien, qui ne se serait jamais avisé de les mettre sur son testament.

Le lansquenet [a] est une espèce de république mal policée [b], où tout le monde devient égal ; plus de subordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au-dessus d'un duc et pair le rang que sa carte lui donne [1].

On bannit de ces lieux privilégiés, non seulement la subordination et le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion et d'humanité ; les cœurs y sont tellement durs et impi-

---

(a) Le mot *lansquenet* désignait alors non seulement le jeu de cartes, mais aussi les lieux et assemblées où on le jouait.

(b) Une république dont la « constitution » est mauvaise Voir la note (a) de la page 93.

toyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joie de l'autre.

Les Grecs s'assemblaient pour voir combattre des athlètes, c'est-à-dire pour voir des hommes s'entre-tuer : ils appelaient cela des jeux ; quelle barbarie [1] ! Mais sommes-nous moins barbares, nous qui appelons un jeu l'assemblée du lansquenet, où, pour user de l'expression des joueurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre [2] ?

Un jour mon voyageur entra inopinément dans un lansquenet ; il fut bizarrement frappé de ce spectacle. Mettez-vous à la place d'un Siamois superstitieux, et qui n'a aucune connaissance de nos manières de jouer, vous conviendrez que son idée, toute abstraite [a] et toute visionnaire qu'elle paraisse, a pourtant quelque rapport à la vérité : voici les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit à son pays.

FRAGMENT D'UNE LETTRE SIAMOISE [3]

Les Français disent qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu : je n'en crois rien ; car outre les divinités

[a] Voir la note (b) de la page 70.

vivantes auxquelles on les voit offrir des vœux, ils en ont encore plusieurs autres inanimées, auxquelles ils sacrifient, comme je l'ai remarqué dans une de leurs assemblées où je suis entré par hasard.

On y voit un grand autel en rond, orné d'un tapis vert, éclairé dans le milieu, et entouré de plusieurs personnes assises comme nous le sommes dans nos sacrifices domestiques (1).

Dans le moment que j'y entrai, l'un d'eux, qui apparemment était le sacrificateur, étendit sur l'autel les feuillets détachés d'un petit livre qu'il tenait à la main : sur ces feuillets étaient représentées quelques figures ; ces figures étaient fort mal peintes (2). *Cependant ce devait être les images de quelques divinités, car à mesure qu'on les distribuait à la ronde, chacun des assistants y mettait une offrande chacun selon sa dévotion. J'observai que ces offrandes étaient bien plus considérables que celles qu'ils font dans leurs temples particuliers.*

Après la cérémonie dont je vous ai parlé, le sacrificateur porte sa main en tremblant sur le reste de ce livre, et demeure quelque temps saisi de crainte et sans action ; tous les autres, attentifs à ce qu'il va faire, sont en suspens, et immobiles comme lui. Ensuite, à chaque feuillet qu'il retourne,

ces assistants immobiles sont tour à tour agités différemment, selon l'esprit qui s'empare d'eux : l'un loue le Ciel en joignant les mains, l'autre regarde fixement son image en grinçant les dents ([a]), *l'autre mord ses doigts et frappe des pieds contre terre ; tous enfin font des postures et des contorsions si extraordinaires, qu'ils ne semblent plus être des hommes. Mais à peine le sacrificateur a-t-il retourné certain feuillet, qu'il entre lui-même en fureur, déchire le livre et le dévore de rage, renverse l'autel et maudit le sacrifice : on n'entend plus que plaintes, que gémissements, cris et imprécations. A les voir si transportés et si furieux, je jugeai que le Dieu qu'ils adorent, est un Dieu jaloux, qui pour les punir de ce qu'ils sacrifient à d'autres, leur envoie à chacun un mauvais démon pour les posséder.*

Voilà le jugement que peut faire un Siamois sur les emportements des joueurs : que n'aurait-il point pensé s'il se fût rencontré là des joueuses ?

Non, jamais l'amour n'a causé tant de désordre parmi les femmes que la fureur du jeu. Comment peuvent-elles s'abandonner à une passion, qui altère leur esprit, leur santé, leur beauté, qui altère... que sais-je, moi ? Mais ce tableau ne

(a) *Grincer les dents* est, dans l'ancienne langue, la forme régulière pour : *grincer des dents.*

leur est point avantageux : tirons le rideau dessus [1].

Je ne sais pourquoi les lieux publics où l'on joue ont usurpé le beau nom d'académie [2], si ce n'est qu'on y apprend quelquefois, aux dépens de tout son bien, à gagner subtilement celui des autres.

On trouve dans Paris quantité d'académies, qui ont toutes des vues différentes dans leur établissement :

Académie de musique, pour exciter les passions.

Académie de philosophes, pour les calmer.

Académie pour observer le cours des astres.

Académie pour régler le cours des mots.

Académie d'éloquence et de peinture, qui apprend à immortaliser les hommes.

Académie d'armes, qui enseigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'académies bachiques,

où les bons gourmets et les fins coteaux [a] enseignent l'art de boire et de manger, art qui s'est beaucoup perfectionné depuis peu. Ce sont de riches particuliers qui tiennent ces académies pour leur plaisir, car on ne va plus guère dans celles qui sont publiques, parce qu'on a remarqué que plusieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieusement quelques années, se sont mis en état de mourir de faim le reste de leur vie.

Si le pays des traiteurs est désert, celui des cafés en récompense est fort peuplé [1].

Chaque café est un palais illuminé, à l'entrée duquel paraît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncements à perte de vue.

Là, plusieurs chevaliers errants viennent se placer à une même table sans se connaître ; à peine se regardent-ils, lorsqu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de les faire parler ensemble [2] ; et c'est alors qu'ils se racontent leurs aventures. Aux charmes du café,

(a) L'ordre des Coteaux, vers la fin du XVIIe siècle, était une « académie bachique » où n'étaient admis que les gourmets du goût le plus délicat. Par extension, « un coteau » était un membre de cet ordre.

on joint la fenouillette, qui achève d'enchanter les chevaliers : par la force de cet enchantement, l'un est forcé de s'abandonner au sommeil, l'autre s'attendrit pour Armide, et l'autre comme un Roland furieux va signaler sa valeur en courant les rues.

Disons un mot du riche pays des Bourdonnais [1] ; c'est là que le luxe vous conduit dans des Pérous en magasin, où les lingots d'or et d'argent se mesurent à l'aune ; et telle femme, après y avoir voyagé avec quelque étranger libéral, porte sur elle plus que son mari ne gagne, et traîne à sa queue tout le bien d'un créancier.

D'un côté tout opposé, le bon marché vous mène dans une contrée où le hasard vous habille : là quantité d'importuns officieux appellent le passant, l'arrêtent, le tiraillent, et lui déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux [2].

Dans un pays voisin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde ; on y voit, en hiver comme en été, des fleurs et des fruits en même temps ; tous les jours on les cueille, et toutes les nuits il en revient de nouveaux [3].

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de nymphes, qui habitent chacune dans leur tonneau (1) ; non seulement elles ont cela de commun avec Diogène, mais ainsi que ce philosophe elles disent librement au premier venu tout ce qui leur vient en pensée.

Je n'aurais jamais fait, si j'entreprenais de parcourir tous les pays qui sont renfermés dans Paris ; la robe, l'épée, la finance, chaque état enfin y fait comme un pays à part, qui a ses mœurs et son jargon particulier.

Vous y voyez le pays fertile du négoce.

Le pays ingrat de la pierre philosophale (2).

Le pays froid des nouvellistes.

Le pays chaud des disputeurs.

Le pays plat des mauvais poètes.

Le pays désert des femmes de bien.

Le pays battu des coquettes, et une infinité d'autres, sans compter les pays perdus habités

par plusieurs personnes égarées, qui ne cherchent qu'à égarer les autres : elles sont d'un facile accès et d'un dangereux commerce ; quelques-unes ont le secret de plaire sans ménagement [a], et d'aimer même sans amour.

---

[a] C'est-à-dire sans user de l'habile circonspection qui est généralement nécessaire pour plaire. Comparer la note [b] de la page 100.

AMUSEMENT ONZIÈME

LE CERCLE BOURGEOIS

C'est promener trop longtemps mon voyageur, de pays en pays ; épargnons-lui la fatigue de courir le reste du monde.

Pour en connaître tous les différents caractères, il lui suffira de fréquenter certaines assemblées nombreuses où l'on voit tout Paris en raccourci. Ces assemblées sont des espèces de cercles bourgeois, qui se forment à l'imitation du cercle de la cour [1]. Disons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

Le cercle est une assemblée grave et mal assise sur de petits tabourets arrangés en rond ; là toutes les femmes parlent, et pas une n'écoute ; là on raisonne sur rien, on décice de tout, et les conversations les plus diversifiées sont des rondeaux, dont la chute est toujours ou fine médisance ou flatterie grossière.

Le cercle bourgeois est une assemblée fami-

lière, un conseil libre, où les affaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les parties.

Ces tribunaux connaissent également des matières sublimes et des populaires : tout est de leur ressort. Là le caprice préside, et c'est là proprement qu'on trouve autant d'opinions différentes qu'il y a de têtes : le même juge y est tantôt sévère et tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin ; et on en use là comme j'ai fait dans mes Amusements : l'on y passe en un instant du sérieux au comique, du grand au petit ; et quelquefois une réflexion subite sur la coiffure d'une femme empêche la décision d'un point de morale qui était sur le tapis.

On y prononce vingt arrêts tout à la fois ; les hommes y opinent quand ils peuvent, et les femmes tant qu'elles veulent : elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui règne dans le cercle bourgeois donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connaître et d'y connaître les autres ; là chacun parle selon ses vues, ses inclinations et son génie.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieil-

lards ce qu'ils ont fait, et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la paresse, le paresseux contre l'ambition.

Le négociant déteste [a] la guerre, et le guerrier maudit la paix.

Le savant méprise le riche, en souhaitant des richesses ; le riche méprise tout net la science et les savants.

Les gens raisonnables blâment l'amour, et les amants se révoltent contre la raison.

Ceux qui ne sont point mariés condamnent les maris jaloux, et ceux qui le sont les justifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur et de santé témoignait par ses discours qu'il se croyait immortel, et qu'il craignait que son père ne le fût aussi. Un vieillard, choqué de cette idée, entreprit le jeune homme : Apprenez, lui dit-il

---

(a) Pris dans un sens aujourd'hui perdu, le mot est ici synonyme de *maudire*.

d'un ton sévère, que tout âge est égal pour la durée de la vie : un homme de quatre-vingts ans est encore assez jeune pour vivre, et un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir.

Je comprends, répliqua l'étourdi, que vous êtes assez jeune pour vivre aujourd'hui, et assez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire paraître ce qu'ils étaient : d'autres, dans leurs discours et dans leurs manières, paraissent tout le contraire de ce qu'ils sont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal qui brille par ses saillies d'esprit : ne vous y laissez pas tromper, ce sont des saillies de mémoire ; l'imagination n'y a guère de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit ; c'est un aigle dans les sciences : en affaires, c'est un étourneau ; et ce bœuf qui rumine dans la conversation est un furet dans les finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteuil ? Il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa présence.

Vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent, que sa tête en est pleine : rien n'est plus vide ; cet homme est également incapable de s'appliquer et de se réjouir. Il s'endort au jeu, il baille aux comédies les plus divertissantes ; il a une charge considérable, il a une belle femme, et n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Bélise entre dans l'assemblée : vous en jugez mal [a], parce qu'elle est trop enjouée, trop libre en paroles ; cependant, c'est une Lucrèce dans sa conduite ; et sa compagne, qui parle en Lucrèce, est peut-être une Laïs par ses actions.

Cette jeune personne sans expérience n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; sa mère lui en a fait des portraits si horribles qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle le haïra toujours ? Cela n'est pas sûr : une fille qui hait l'amour avant que de le connaître est en danger de ne le pas haïr longtemps.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau, quand il s'agit de paraître, vous éblouit par sa magnificence ; il donne même, et cache de bonne grâce la peine qu'il a à donner. Ah !

(a) Vous portez sur elle un jugement défavorable. L'emploi de *en* pour représenter des personnes est fréquent au XVII[e] siècle.

la belle âme ! s'écrie-t-on. Hélas ! ce n'est qu'à force de bassesses d'âme qu'il a gagné de quoi paraître si généreux.

J'explique peut-être les choses un peu plus qu'il ne faut, et je démasque trop les personnages de mon cercle. Mais quand je voudrais les épargner, et qu'ils auraient eux-mêmes assez d'habileté pour cacher leurs défauts, je vois venir une femme pénétrante qui les déchiffrera bien plus impitoyablement que moi.

Cette femme s'avance ; que son air est modeste ! Elle ne lève les yeux que pour voir si les autres femmes sont aussi modestes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut souffrir celles qui en ont moins qu'elle ; celles qui en ont davantage lui déplaisent aussi : c'est pourquoi elle n'en épargne pas une.

Je demandais un jour à une femme de ce caractère pourquoi ses exhortations étaient toujours moitié morale, moitié médisance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médisance me fait horreur. A la vérité je suis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'assaisonner mes remontrances d'un peu de sel critique ; car on

veut de l'agrément partout, même dans la correction. Il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire. Parlez plus sincèrement, lui repartis-je, et dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire passer force médisances.

Revenons à cette faiseuse de portraits qui prend séance dans notre cercle : elle sait si bien son métier, qu'en un seul trait d'histoire elle vous peindra deux ou trois caractères différents, sans compter le sien propre, que vous connaîtrez par sa manière de raconter.

Connaissez-vous, dit-elle, ce négociant ? Il est très honnête homme ; son industrie a commencé sa fortune, et sa probité l'a achevée : il est comblé de biens. Mais tout riche qu'il est, hélas, que je le plains ! Sa fille a échoué avant que d'arriver au port du mariage, et sa femme a fait naufrage dans le port même.

Ensuite elle vous fera admirer la politique d'une sage indigente, qui reçoit tout d'un financier sans lui rien accorder : Cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'épreuve. Mais par malheur pour cette vertueuse personne, le monde juge mal des choses ; on croit que chez les financiers,

en amour comme en affaires, les articles de la recette suivent de près ceux de la dépense, et que ces messieurs-là sont accoutumés à recueillir aussitôt qu'ils ont semé.

A mon égard, continue cette charitable personne, je serais bien caution que l'homme d'affaires dont j'ai parlé, n'a d'autres vues que de retirer des occasions du vice celle à qui il fait du bien ; je le connais à fond, je faisais l'autre jour son éloge en bon lieu : je disais que personne n'est plus généreux, et qu'il n'a rien à lui.

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui m'interrompit ; on peut dire que l'homme que vous louez n'a rien à lui, car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'est trop écouter cette médisante ; il est temps que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux qu'elle connaît, et de ceux même qu'elle ne connaît pas.

Celle qui va l'interrompre, c'est une femme savante, qui vient se plaindre à un poète de sa clique, qu'une de ses compagnes va se marier : Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle ! Plus de commerce d'esprit, plus de conversations sa-

vantes, plus de prose, plus de vers : le mariage absorbe tout. La pauvre fille ! Elle écrivait avec tant de délicatesse ! Son style était enjoué, ses pensées fines, ses applications justes : adieu la délicatesse, adieu la justesse ! Car enfin, pour une femme qui compose, un mari est une distraction continuelle.

Oui, certes, répond le poète, le mariage enchaîne l'esprit aussi bien que le cœur, et par malheur encore, le cœur se dégage, et l'esprit demeure dans les fers. Un mien ami, tant qu'il fut garçon, produisait chaque semaine un volume de poésies gaillardes. Depuis trois ans qu'il est marié, je n'ai pu tirer de lui qu'une élégie plaintive, et quelque épître chagrine.

Savez-vous bien, reprit la savante désolée, ce que notre amie m'allègue pour excuse ? L'amour, Monsieur, l'amour : la belle raison pour se marier ! L'amour a-t-il jamais inspiré le mariage aux poètes ? Que ne garde-t-elle sa tendresse pour rendre ses poésies plus touchantes et plus animées ? L'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée, continue-t-elle ; à l'entendre parler, on eût dit qu'elle aurait eu plus de délicatesse que de passion, et plus d'ima-

gination que de sentiment : je croyais qu'elle me ressemblait, et que son cœur était tout esprit. Mais hélas ! et son cœur et son esprit sont tout corps ! Quand je lui en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toujours ami des poètes, et que j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais juge, Monsieur, n'est-ce pas elle qui cherche *noise* (1) ? Quand on a intérêt de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémités avec lui ; c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avait que l'amour à perdre en se mariant, reprend le poète, ce serait peu ; mais qui ne sait que l'Hymen effarouche les Grâces et les Muses ? J'ai lu dans une fable inconnue aux anciens qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hippocrène tarit le lendemain.

Un génie marié est un génie stérile. En effet, les productions de l'homme sont bornées : il faut opter, de laisser à la postérité ou des ouvrages d'esprit, ou des enfants.

Mais j'aperçois un objet des plus tristes, qui vient interrompre la conversation comique du vieux poète garçon, et de la femme de lettres.

C'est un homme en grand deuil ; il a outré

l'appareil : la queue de son manteau couvre toute l'antichambre, et le bout de son crêpe est encore sur l'escalier ([1]). C'est un spectre de drap noir ; que vient-il faire dans une assemblée de plaisir ? Il sort de l'enterrement : que ne va-t-il achever de pleurer chez lui ? Cependant il est homme de condition ; il a perdu son père, on lui doit des compliments de condoléance. Mais pourquoi vouloir partager sa douleur ? Il ne vient ici que pour vous faire part de sa joie ; la succession est si grosse, qu'il ne sait à qui le dire : il cherche partout qui le félicite. Il faut pourtant s'affliger d'abord avec lui par bienséance : Que je suis fâchée ! lui dit une dame... Je suis bien aise, dit notre orphelin, en prévenant le triste compliment, je suis bien aise de vous trouver si à propos : on m'a dit, Madame, que vous avez un bel ameublement dont vous voulez vous défaire ; je m'en accommoderai.

Je ne puis vous exprimer, lui dit un cousin, combien je suis sensible à votre affliction, et j'irai au premier jour chez vous pour vous témoigner... Je déloge demain, dit brusquement notre homme, je prends une maison magnifique : vous la connaissez, c'est celle que ce banquier faisait bâtir quand il fit banqueroute ; ses créanciers m'en accommodent.

Un troisième consolateur vient encore à la charge, et la larme à l'œil lui fait en longs compliments l'oraison funèbre du défunt. Ce que j'estime le plus dans mon père, continue l'héritier, c'est qu'il ne m'a laissé aucune dette : si vous saviez l'ordre admirable qu'il a mis à ses affaires, et les grands biens que j'ai trouvés... Hé ! corbleu, Monsieur, s'écrie un misanthrope chagrin, votre père mourut hier, pleurez du moins aujourd'hui ; vous vous réjouirez demain de la succession.

Bon, répond un sournois, qui feint de vouloir l'excuser, son père l'a assez affligé d'avoir vécu jusqu'à soixante et quinze ans ; on ne peut pas s'affliger devant (a) et après la mort d'un homme. D'ailleurs, c'était un parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaisir qu'à lui-même ; il plaignait (b) à ses enfants jusqu'à l'éducation, et je dirais volontiers pour Monsieur son fils : Enfin, mon père est mort, et sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

Notre sot est charmé qu'on lui prouve qu'il a raison de se consoler : le sournois malin l'engage

(a) Avant.
(b) Au sens de : donner à contre-cœur et avec parcimonie.

insensiblement dans une conversation indifférente, puis ensuite dans une plus enjouée ; et lui qui ne rit jamais se met à rire par malice, pour obliger le fat [a] à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à lui faire chanter avec lui la contre-partie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gai, il s'arrête tout court, et le tire doucement par le bras : Monsieur, lui dit-il d'un ton affligé, je vous demande pardon si j'ai violenté votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deuil baisse les yeux : il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, et même sans achever l'air à boire qu'il avait commencé [1].

Il y a longtemps qu'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à l'amour paternel. Il y a longtemps aussi qu'on en a cherché les raisons : je ne sais si quelqu'un a trouvé avant moi celles que je vais dire ; originales ou non, les voici.

Je suppose qu'un fils aime son père selon toute l'étendue des obligations qu'il lui peut avoir, et que le père n'aime son fils que parce

(a) Parfois, dans l'ancienne langue, *fat* est employé comme simple synonyme de *sot*.

qu'il lui appartient : la tendresse paternelle l'emportera encore, car l'amour de propriété est toujours plus fort que l'amour de reconnaissance.

Un père qui perd son fils perd un bien qui lui appartient, et le fils perd un maître à qui il appartenait : vous sentez bien la différence de ces deux pertes.

Il y a peu de pères qui aient obligation à leurs enfants, et nous devons tous au moins la vie à nos pères. Croirait-on que ce fût une raison pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment ? Cette raison est bien injuste, elle est pourtant naturelle : nous n'aimons guère ceux à qui nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent ; et l'on se console plus aisément de la mort d'un créancier que de celle d'un débiteur.

C'est cette nature injuste qui fait qu'un orphelin se réjouit de la mort d'un père qui se serait affligé de le voir seulement indisposé.

Un père regarde la vie d'un fils comme une continuité [a] de la sienne propre : ce fils cesse-

(a) Pour *continuation*. C'est une impropriété, aussi contraire à l'usage du temps qu'à l'usage actuel.

t-il de vivre, le père commence à sentir la mort. Combien d'enfants au contraire ne commencent à goûter la vie qu'après la mort de leurs pères ?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme ; l'expérience l'apprend, et mille raisons le prouvent. Une des principales, c'est la différence des réflexions que la mort fait faire aux uns et aux autres.

Mon père meurt à soixante et dix ans, dit en lui-même cet homme qui n'en a que trente ; j'ai donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainsi on se flatte, mais on se console. Mon fils vient de mourir, il n'avait que trente ans, j'en ai soixante ; j'ai beau me flatter, je ne vois rien de consolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le père doit finir avant son fils. Si tous les enfants mouraient de douleur à la mort de leur père, le genre humain périrait bientôt. N'est-ce point pour prévenir ce malheur que la nature a pris soin d'endurcir le cœur des enfants ?

Ce qui fait encore qu'un père a plus de natu-

rel ([a]) que son fils, c'est qu'il est toujours plus vieux que lui ; les liens du sang se fortifient avec l'âge, à mesure que les passions s'affaiblissent et que leur nombre diminue.

La rupture des liens du cœur est d'autant plus sensible qu'ils sont en plus petit nombre ; et l'on peut dire qu'à un certain âge un père ne tient presque plus au monde que par ses enfants.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfants. Le tronc d'un arbre communique sa sève, c'est-à-dire, en terme de jardinier, son amitié, aux branches qui sortent de lui, et nous ne voyons point que la sève retourne des branches au tronc ([1]).

Quelques enfants ingrats vont conclure de là que l'ingratitude est donc fondée sur la nature : qu'ils considèrent, dans ce même arbre, que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne ressent celui qu'on fait à ses branches. Un poète italien ajouterait que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de cognée qui abat la tige, et que la tige dénaturée reverdit

(a) Dans le sens vieilli de : sentiments qui naissent des liens du sang.

souvent de joie, après qu'on lui a coupé ses branches.

La contrariété de ces deux comparaisons dans un même sujet me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ai dit que les pères sont plus touchés de la mort de leurs enfants que les enfants de celle de leurs pères : voici quelques motifs de consolation pour ceux-ci, et d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celui qui te doit survivre : avertissement fatal, objet importun ; cet objet disparaît, sujet de consolation.

Tu vois dans ton père celui à qui tu dois survivre ; en le voyant, tu raisonnes ainsi : Je suis venu en ce monde trente ans après lui, je n'en dois sortir que trente ans après ; tant qu'il vivra, j'ai mes trente années franches. Par ce raisonnement, la vie du père fait dans l'imagination du fils une espèce de rempart contre la mort ; ce rempart tombe, sujet d'affliction.

Un fils est accoutumé dès sa naissance à avoir un père ; il est attaché à lui par les préjugés de l'enfance. Est-il de plus forts liens et plus difficiles à rompre ?

A l'égard du père, il n'a commencé d'avoir des enfants que vers l'âge de raison ; et cette raison a dû l'empêcher de s'attacher trop à une chose qu'il pouvait perdre.

Un père perd à la mort de son fils une personne qu'il aime ; un fils perd en son père une personne dont il est aimé : c'est perdre beaucoup davantage, puisque la perte est plus irréparable. Il est bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

Ajoutez à cela qu'un père qui perd un fils peut espérer d'en avoir d'autres ; mais, à parler juste, on ne peut avoir qu'un père en sa vie.

Les réflexions commencent à m'ennuyer ; rentrons dans le cercle bourgeois. J'y remarque qu'un faiseur de réflexions continuelles est un ennuyeux personnage ; il ne vous donne pas le temps de respirer.

Ce jeune magistrat a beaucoup d'esprit ; mais il dogmatise pour se rendre plus vénérable. Il dit tout par maximes, jusqu'aux compliments ; il veut être solide dans les conversations les plus enjouées, et ne badine que par sentences.

C'est une chose admirable, lui dit une grosse réjouie, que vous sachiez si bien faire le vieillard à trente-cinq ans ; votre voisine, qui en a cinquante, n'a pas si bonne grâce à faire la jeune.

Une vieille, répond notre jeune doyen, une vieille qui travaille à se rajeunir, et qui veut revoir le pays du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit ; en courant à la jeunesse, elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette dame qui traverse l'assemblée sans regarder personne ? Son habillement est plus que négligé, sa coiffure n'est qu'ébauchée ; elle a les yeux battus et la voix éteinte : vous devinez bien que c'est une joueuse (1). Elle tire à part notre homme grave pour lui emprunter vingt louis d'or qu'elle lui demande tout bas. Oui-da, répond-il tout haut, afin qu'on l'entende, ma bourse est à votre service ; mais considérez à quelles extrémités le jeu... Hé ! donnez vite, interrompt la joueuse, on m'attend. Faites réflexion, continue-t-il en cherchant sa bourse, que vous étiez il y a six mois la plus charmante personne du monde : la reconnaissez-vous, Mesdames, depuis qu'elle s'est abandonnée au désordre du lansquenet ? Hélas ! si une femme possédée du jeu oublie de se parer et de con-

server sa beauté, que n'oublierait-elle point dans l'occasion ?

La joueuse avale cette avanie, dans l'espérance des vingt louis d'or ; le prêcheur indiscret les tire de sa bourse, en continuant de moraliser avec une telle application, que la joueuse a pris la bourse, couru au lansquenet, et perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devrait point jouer.

Mais il n'est pas temps de s'impatienter, il ne fait encore que commencer son sermon ; la joueuse vient de lui fournir un texte, il va diviser en trois points la conversation : que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait un auditoire ! Elles voudraient bien le laisser parler tout seul ; mais elles ont des procès, elles iront bientôt le fatiguer par leurs sollicitations : il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses réflexions.

Réjouissez-vous, Mesdames, je vois venir un jeune cavalier de ceux que vous appelez de jolis hommes ; celui-ci est des mieux tournés. Il attire déjà vos regards, je prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le sénateur, que son arrivée a interrompu : ses discours seront moins chargés de morale.

A peine l'aimable cavalier a-t-il paru, qu'il est entouré de toutes les femmes du cercle ; les unes le connaissent, les autres ont envie de le connaître ; toutes enfin, s'empressent de l'approcher. Quelle fureur ! s'écrie mon Siamois...

Ici je m'arrête tout court pour répondre à un critique, qui me demande d'où vient présentement ce Siamois, et de quoi je m'avise de le faire parler ici. Franchement je ne me souviens pas bien moi-même où je l'ai laissé ; j'ai dû le placer à quelque coin de mon cercle bourgeois, pour être spectateur de tout ce qui s'y passe. J'ai tort de vous l'avoir fait perdre de vue ; et puisque j'avais commencé de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toujours à mes côtés. Mais qui sait si cette régularité ne vous eût point ennuyé ? J'aime mieux encore que mes Amusements soient irréguliers qu'ennuyeux.

D'ailleurs, en commençant ce livre, j'ai fait mes conventions. Souvenez-vous-en : ne suis-je pas convenu avec moi-même que je ne suivrais exactement ni le voyage ni le Siamois ? Je finirai donc comme j'ai commencé, sans me gêner ni dans le dessein, ni dans les sujets, ni dans le style ; en un mot, je me mets au-dessus de tout, excepté du bon sens.

C'est donc seulement parce qu'il m'en prend envie, que je quitte la digression, pour savoir du Siamois pourquoi il s'est tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce sont ses termes). N'ai-je pas raison de m'étonner ? continue-t-il : la plupart de ces femmes me paraissent modestes dans leur maintien, sages dans leurs paroles ; je crois voir en elles une raison solide. Une mouche les pique : les voilà aux champs [a] ; la vue d'un jeune homme les met hors des gonds. Est-ce donc ainsi que l'amour... ? Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modestie et contre la bienséance ; je connais en elles une passion presque aussi forte, et d'autant plus dangereuse qu'elles peuvent s'y abandonner sans honte : cette passion, c'est la curiosité.

Ce n'est pas amour, par exemple, c'est curiosité pure, que cet empressement pour le cavalier qui vient d'entrer. Premièrement, curiosité de voir de près son habit : c'est un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée et méditée

(a) *Etre aux champs*, ou *se mettre aux champs* signifiait dans le langage familier : s'emporter.

à fond. Le dessin leur plaît : il est bizarre, extravagant et raisonné ; pour en étudier l'effet, le cavalier s'est enfermé cinq ou six matinées avec son brodeur. Ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des dames.

Autre motif de curiosité pour elles : ce joli homme à la vogue depuis peu ; c'est la dernière mode, et il n'est permis qu'aux provinciales de ne le point connaître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déjà fait comprendre combien vos Parisiennes sont scrupuleuses sur les modes ; elles auraient honte de porter un habit de l'an passé : selon la règle des modes, ce joli homme leur paraîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de suivre l'usage du pays ; je suis fâché d'avoir mal interprêté leur curiosité : je ne jugerai plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joli homme, la curiosité me prend aussi de savoir si son esprit répond à sa figure ; mais il n'a point encore parlé : commencera-t-il bientôt ? Les dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler ; écoutons.

Elles lui adressent toutes la parole ; que répond-il ? Tantôt oui, tantôt non, et tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, et sourit à celle-là d'un air si mystérieux, qu'on croit qu'il y entend finesse. On devine qu'il a tout l'esprit du monde : sa physionomie parle, son air persuade, mais sa représentation ([a]) fait toute son éloquence ; sitôt qu'il s'est montré, il a tout dit.

C'est dommage que la nature n'ait pas achevé son ouvrage ; pour peu qu'elle eût joint l'esprit à un extérieur si prévenant, on lui eût passé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos dames commencent à se lasser d'entretenir une idole ; chacune prend le parti d'aller à quelqu'un qui lui réponde. Le cavalier va dans la chambre voisine, ne pensant qu'à étaler ses charmes ; mais il est frappé d'abord de ceux d'une jeune femme ; il l'assiège des yeux, il la minaude ([b]), il l'aborde enfin ([1]).

Cette dame est fort réservée ; mais tout char-

(a) Anciennement, *représentation* prenait parfois un sens voisin de *prestance*.

(b) Il lui fait des mines. Ce sens transitif est exceptionnel. Comparer ci-dessus la note (a) de la page 82.

mant que lui paraisse le cavalier, son abord ne l'alarme point, et c'est encore la curiosité qui l'expose avec lui au péril d'un tête-à-tête. Elle se dispose donc à écouter l'aventurier([a]). Voyons comment il se tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarrassé auprès de cette femme : elle a beaucoup d'esprit, elle ne se payera pas de mines. Cependant nous en voyons des plus spirituelles qui ne méprisent pas un bel extérieur : aussi notre joli homme se promet-il bien qu'en persuadant qu'il aime, il persuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en usage les tours d'éloquence les plus fins et les expressions les plus touchantes du langage muet : c'est sa langue naturelle, il la parle bien ; mais la belle dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer clairement ? Il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut trouver une manière galante de l'offrir : il prend un air enjoué et badin, qui lui donne lieu de poser sa main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférente. Il l'éblouit, elle tourne la tête d'un autre côté : ce badinage

([a]) *Aventurier* se disait, familièrement et sans nuance péjorative, d'« un jeune homme qui tâche de gagner les bonnes grâces de toutes les femmes, sans être amoureux d'aucune ».

l'importune. C'est pourtant l'unique ressource du sot ; il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme lui, et d'un diamant comme le sien : c'est une insensible, c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il désespère de son entreprise, cette cruelle, cette insensible lui saisit brusquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournait d'abord les yeux : quel changement de fortune pour un amant rebuté ! Il reprend courage ; et pour faire une déclaration en abrégé, il tire la bague de son doigt et la présente. On la prend ; et afin de la mieux considérer, on redouble d'attention : il redouble d'espérance et de hardiesse ; il croit être en droit de baiser une main qui reçoit son diamant. La dame est si attentive à le regarder, qu'elle ne pense point à se fâcher ; au contraire elle sourit, et sans autre cérémonie met la bague à son doigt.

C'est à présent que la conquête est assurée : l'amant, transporté de joie, propose l'heure et le lieu du rendez-vous. Monsieur, lui dit alors la dame, d'un grand sang-froid, je suis charmée de ce diamant ; et ce qui fait que je l'ai accepté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient. Oui, Monsieur, le diamant est à moi ; mon mari le

prit sur ma toilette il y a trois mois, et me fit croire ensuite qu'il l'avait perdu.

Cela ne peut être, répliqua le fat, c'est une marquise qui me l'a troqué.

Justement, continue la femme, mon mari connaît cette marquise ; il lui a troqué mon diamant, la marquise vous l'a troqué, et moi je vous le prends pour rien, quoique mon mari méritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçu de la marquise.

A ce coup imprévu, le joli homme demeure interdit et confus : c'est en cette occasion que je lui pardonne d'être muet ; un homme d'esprit le serait à moins.

Après le dénouement de cette scène, on entend du bruit dans l'antichambre ; c'est un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bonjour, lui dit le valet, bonjour, mon ancien camarade. Tu en as menti, réplique l'autre, avec un soufflet. Sottise des deux parts : le valet ne pense pas à ce qu'il est, ni l'autre à ce qu'il a été ; la pauvreté ôte le jugement, et les richesses font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offense de la familiarité d'un

valet, familiarise avec un duc et pair : quelle distance de lui au duc ! Mais entre lui et le valet, je ne vois que le temps et l'argent ([1]).

Vous vous étonnez qu'il se méconnaisse depuis peu : il était, dites-vous, si modeste dans les premiers temps de sa fortune ! D'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de sa misère passée et les miracles de sa prospérité subite. Tout cela frappait encore les yeux du monde, et il se faisait un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parlaient avant lui : ont-ils commencé à se taire, il s'est tu. A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine, nous l'oublions aussi ; mais par malheur les autres s'en ressouviennent de temps en temps : et quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'est pour toujours.

Ce grand seigneur fut toujours élevé en grand seigneur ; son âme est aussi noble que son sang : je l'estime sans l'admirer. Mais celui qui par ses vertus s'élève au-dessus de son sang et de son éducation, je l'estime et je l'admire.

Toi donc de qui les vertus égalent la fortune pourquoi cacherais-tu un défaut de naissance, qui relève l'éclat de ton mérite ?

Et toi qui n'as d'autre mérite que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la bassesse du passé : nous n'en sentirons que mieux le mérite de ton élévation.

Ceux qui sont tombés du haut de la fortune, regardent toujours l'élévation où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevés ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il serait salutaire à ceux-ci de bien envisager leur première bassesse, pour tâcher de n'y plus retomber ; et ce serait un bien pour les autres de perdre de vue une élévation qui leur fait mieux sentir la grandeur de leur chute.

Voilà, dit-on, un homme qui fait si fort le grand seigneur qu'il semble qu'il n'ait jamais été autre chose. Hé ! c'est souvent parce qu'il le fait trop qu'on s'aperçoit qu'il ne l'a pas toujours été.

Pendant que j'ai fait mes réflexions, mon Siamois a fait aussi les siennes : il s'étonne moins de l'homme doré qui se méconnaît, que de l'assemblée qui semble le méconnaître aussi.

On lui fait un accueil de prince : ce ne sont pas

des civilités, ce sont des adorations. Hé ! n'êtes-vous pas contents, s'écrie notre Siamois, n'êtes-vous pas contents d'idolâtrer les richesses qui vous sont utiles ? Faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous sera jamais d'aucun secours ?

J'avoue, continue-t-il, que je ne puis revenir de mon étonnement : je vois entrer dans votre cercle un autre homme de bonne physionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis, il a parlé, et parlé même de très bon sens ; cependant personne ne l'a écouté, et j'ai pris garde qu'insensiblement chacun défilait d'un autre côté, en sorte qu'il est resté seul à son bout.

Pourquoi le fuit-on ainsi ? ai-je dit en moi-même ; a-t-il la peste ?

Dans l'instant j'ai remarqué que tous ces déserteurs se rangeaient auprès de l'homme doré qu'on fête tant ; j'ai compris par là que la contagion de celui-ci, c'est la pauvreté.

O dieux ! s'écrie le Siamois, entrant tout à coup dans un enthousiasme semblable à celui où vous l'avez vu dans sa lettre ; o dieux ! transportez-moi vite hors d'un pays où l'on ferme

l'oreille aux sentences du pauvre, pour écouter les sottises du riche ! Il semble qu'on refuse à ce vertueux mal vêtu sa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche sot au rang des dieux. En voyant cela, j'aurais presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prospérité. Celui-ci fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à présent une divinité. Ah ! si la tête tourne à ce nouveau dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il y a parmi nous, continue-t-il, des peuples qui adorent un certain oiseau, à cause de la richesse de son plumage (1). Pour justifier la folie où leurs yeux les ont engagés, ils se sont persuadé que cet animal superbe a en lui quelque esprit divin qui l'anime. Leur erreur est encore plus tolérable que la vôtre : car enfin, cet animal est muet ; mais s'il pouvait parler, ainsi que votre homme doré, ils reconnaîtraient que ce n'est qu'une bête, et cesseraient peut-être de l'adorer.

L'enthousiasme eût mené trop loin notre voyageur sincère ; pour l'obliger à ne plus parler, je lui fis remarquer un personnage du cercle, qui mérite bien qu'on lève le voile dont il se couvre pour attirer la confiance des sots (2).

Examinez-le bien, ce sérieux extravagant. Sa marotte c'est la probité : marotte aimable, si son cœur en était attaqué, mais il n'en est frappé qu'à la tête.

On ne s'est point encore aperçu qu'il fût ni voleur, ni faussaire : sur cette confiance, il se met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foi aveugle pour ce qu'il dit ; écoutez-le comme la vérité même. Affirme-t-il que ce roturier est noble, on n'ose plus lui demander ses titres.

Bien plus, il veut être cru sur les choses d'opinion [a] comme sur les choses de fait.

Hier deux astronomes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la dispute, en étaient déjà aux injures ; l'homme de probité arriva, et ne doutant point qu'un seul mot de sa bouche ne dût établir la paix entre eux : Fiez-vous à moi, dit-il au plus emporté ; en homme d'honneur, ce n'est point le monde qui tourne, c'est le soleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que son

(a) Voir la note (a) de la page 118.

mot soit un arrêt dont on ne puisse appeler sans injustice. Il s'offense qu'on songe seulement à prendre avec lui les sûretés ordinaires. On doit savoir que sa promesse verbale vaut mille contrats. Il eût volontiers exigé des parents de sa femme qu'il la lui eussent donnée en mariage sur sa parole.

Il se pique d'être toujours exactement vrai dans ses expressions. Selon lui l'exagération est un mensonge horrible ; et c'est trahir la vérité que de s'exprimer faiblement dans les choses même qu'on devrait taire. Où trouverons-nous donc un modèle de cette exactitude impraticable ? Vous la trouverez en lui seul. Pesez bien, vous dira-t-il, la force de mes paroles ; vous devez croire simplement ce que je vous dis, rien de moins, ni rien au delà. En une occasion seule, il vous permettrait d'ajouter : c'est quand il fait son propre éloge, et il le fait à tout propos.

Sur quelque sujet que roule la conversation, il s'y jette à bon sens perdu, pour faire l'étalage de ses vertus.

Une femme, par exemple, après avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni sincérité, s'écriera plaisamment :

Ah ! j'ai tort, Messieurs, j'ai tort ; il y a encore de la sincérité parmi les hommes : ils disent tout ce qu'ils pensent des femmes !

A propos de cette espèce de sincérité, notre homme croit pouvoir mettre sur le tapis celle dont il se pique : Chacun a ses défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celui de la dissimulation : mon défaut à moi, c'est d'être trop sincère.

On tombe sur une autre manière : Il y a des riches si durs, dira un homme ruiné, qu'il entre de la dureté dans leur compassion même ; s'ils regardent le malheur d'autrui, c'est pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excès de dureté ! s'écrie l'homme d'honneur ; à mon égard je tombe dans un excès tout opposé, je m'attendris d'un rien : je suis trop bon, c'est encore un défaut dont je ne me corrigerai jamais.

Un autre enfin, qui dans la suite d'un récit prononce par occasion le mot d'avarice, se voit interrompu par le personnage, qui déclare net que la libéralité est son vice.

Ah ! Monsieur, dit froidement l'homme inter-

rompu, vous avez là de grands vices : sincérité, bonté, libéralité ; l'excès de modestie qui vous fait avouer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà, ce me semble, rompre en visière à l'homme d'honneur ; c'est tirer sur lui à brûle-pourpoint : il devrait être cruellement blessé. Cependant il n'a pas seulement senti le coup ; il s'est fait un calus de vanité qui le rend invulnérable : il prend tout en bonne part. Dites-lui d'un ton ironique : O le grand héros de probité ! il croit la chose à la lettre. Déclarez-lui tout net que vous le connaissez pour un franc scélérat : c'est une ironie, vous plaisantez, et il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un esprit si bien tourné : cette humeur commode met toute l'assemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diseurs de bons mots ! Ils peuvent là se rendre intelligibles à tous, hors à celui qu'ils drapent [a]. Cependant leur malignité n'est pas encore contente : le plaisir serait de le piquer au vif pour confondre sa vanité. Ils se hasardent à l'attaquer en face : vous n'y

(a) *Draper* quelqu'un, dans le style familier, c'était le railler fortement (comme nous disons *arranger*).

gagnerez rien, sa vanité est un mur d'airain, tous vos traits s'émoussent, et votre venin ne fait que blanchir [a]. C'est pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais je m'aperçois qu'il n'y aura rien de perdu : voici un esprit de travers, qui prend pour lui tout ce qu'on a dit pour l'autre. Il rougit, il pâlit, il perd contenance, il déserte enfin, et sort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier [b] ? Tout le pis qu'on peut ; c'est l'esprit du monde. S'il n'avait que la tête malsaine, dit-on, il n'aurait pas été si sensible ; mais apparemment sa conscience est si ulcérée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux : en un mot, tout le blesse, parce qu'il est capable de tout.

Voilà deux caractères qui paraissent fort opposés ; cependant il serait aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond. Quel est ce fond ?

(a) *Blanchir* était parfois employé absolument pour signifier : agir superficiellement, et par extension : échouer complètement.

(b) Dans le sens primitif, *faire une levée de boucliers*, c'est manifester publiquement son opposition ou son mécontentement.

Devinez-le si vous pouvez : un mot ne suffirait pas pour vous l'expliquer nettement, et je n'ai pas le loisir d'en dire davantage. J'entends venir un homme qui m'est connu : il m'interromprait sans miséricorde ; j'aime autant le prévenir et me taire.

Silence, silence, et tenez-vous dans le respect : vous allez voir paraître un de ces grands seigneurs, qui croient que tout leur est dû, et qui doivent à tout le monde [1]. Sa voix bruyante se fait entendre du bas de l'escalier ; on vient l'annoncer, et chacun prend son sérieux lorsqu'il entre avec un air riant et un visage ouvert, qu'il referme tout à coup apercevant son ennemi. Il lui sourit néanmoins par politique, et lui fait mille protestations d'amitié ; mais en offrant ses services, il pâlit comme un Gascon qui offre sa bourse.

A peine est-il assis, qu'il s'empare de la conversation, parle en même temps à quatre personnes de quatre affaires différentes ; interroge l'un sans attendre la réponse de l'autre ; propose une question, la traite et la résout tout seul. Il ne se lasse point de parler, on se lasse de l'entendre, chacun s'écoule. Et voilà le cercle fini.

Le Siamois me demande si notre voyage l'est

aussi. A peine est-il commencé, lui dis-je, vous n'avez encore fait que la première journée. J'y renonce donc, reprend-il brusquement ; car avant que j'aie fait toutes mes réflexions sur ce que j'ai vu dans cette première journée, je serai trop vieux pour en faire une seconde.

Vous avez raison, lui dis-je, la vie de l'homme est trop courte pour bien connaître un seul homme.

Il faudrait vivre au moins un siècle pour connaître un peu le monde, et en revivre encore plusieurs pour savoir profiter de cette connaissance.

Nous sommes trop curieux de savoir ce que le monde fait, et pas assez d'apprendre ce qu'il devrait faire ; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui savent comme on vit, et fort peu qui sachent vivre.

Le mot de *savoir vivre* renferme, ce me semble, toute la sagesse humaine ; cependant l'usage a bien affaibli cette expression. On appelle un homme qui sait vivre celui qui ne manque point de politesse ; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expression dont on abuse encore, c'est celle de *connaissance du monde* : tel passe pour connaître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits : un tel mourut hier, il avait été ceci, il avait été cela, il laisse douze cents mille livres, on parle de marier son héritière à un seigneur malaisé ; telle et telle chose est arrivée. Enfin, celui qui sait le mieux toutes les minuties d'une histoire du temps s'attire de l'attention et de l'estime : c'est un génie supérieur, une bonne tête, qui connaît le monde. Et si vous vous avisez de faire une réflexion solide sur ces événements, on dirait de vous : C'est un parleur ennuyeux, qui ne connaît pas le monde.

On permet pourtant les réflexions satiriques ; mais on ne reçoit point celles qui instruisent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout ceci le Siamois conclut que la vie des Français se passe à s'examiner, et à se moquer les uns des autres : et j'en conclus, moi, par rapport à mon sujet, que le plus grand et le plus ordinaire de tous les amusements, c'est celui que le public donne aux particuliers, et que les particuliers donnent au public.

Le public est un grand spectacle toujours nou-

veau, qui s'offre aux yeux des particuliers et les amuse.

Ces particuliers sont autant de petits spectacles diversifiés qui se présentent à la vue du public, et le divertissent.

J'ai déjà fait voir en raccourci quelques-uns de ces petits spectacles particuliers ; notre voyageur exige encore de moi que je lui dise un mot du public.

AMUSEMENT DOUZIÈME

ET DERNIER

LE PUBLIC

Le public est un souverain, duquel relèvent tous ceux qui travaillent pour la réputation ou pour le gain.

Ces âmes basses qui ne se mettent guère en peine de mériter son approbation craignent au moins sa haine et son mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout a bien produit des vertus et bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ses jugements, que de héros auraient été moins héros ! que de guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux se seraient fait aimer ! que de scélérats se seraient fait craindre !

Les exhortations des pères, le naturel [a] des

[a] Voir la note [a] de la page 148.

enfants, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela aurait bien peu de force, sans le Qu'en dira-t-on du public, qui retient chacun dans son devoir.

Tout le monde fait sa cour au public : les ambitieux briguent sa faveur, et les honnêtes gens son approbation ; les coquettes veulent s'attirer ses regards, et les femmes de bien son estime ; les grands recherchent son amitié, les petits n'en veulent qu'à son argent.

Le public a l'esprit juste, solide et pénétrant ; cependant comme il n'est composé que d'hommes, il y a souvent de l'homme dans ses jugements.

Il se laisse prévenir comme un simple particulier, et nous prévient ensuite par l'ascendant qu'il a pris sur nous depuis tant de siècles.

On a beaucoup de vénération pour ses jugements : car on sait que c'est un juge insensible à l'intérêt et aux sollicitations.

Il y a tel particulier qui vit et meurt dans ses préventions ; mais comme le public ne meurt point, il revient infailliblement des siennes ; quelquefois par malheur il en revient un peu tard.

Si nous vivions deux ou trois siècles, chacun jouirait à la fin de la réputation qu'il mérite.

Cela ne serait pourtant pas sûr, car le public est si malin, qu'il rend moins volontiers justice aux vivants qu'aux morts, et que souvent il n'élève les morts que pour rabaisser les vivants.

Le public est un vrai misanthrope ; il n'est ni complaisant ni flatteur : aussi ne cherche-t-il point à être flatté. Il court en foule aux assemblées où on lui dit ses vérités : et chacun des particuliers qui composent ce tout aime encore mieux se voir draper ([a]) que de se priver du plaisir de voir draper les autres.

Le public est le plus sévère et le plus fin critique du monde ; cependant un vaudeville grossier suffit pour l'amuser toute une année.

Il est constant et inconstant. On peut dire que depuis le commencement des siècles l'esprit public n'a point changé : voilà sa constance. Mais il est amateur de la nouveauté ; il change tous les jours de façons d'agir, de langage et de modes : rien n'est plus inconstant.

(a) Voir la note (a) de la page 167.

Il est si grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui lui parlent, et si badin qu'une coiffure de travers fera rire tout un auditoire.

Le public est servi par les plus grands seigneurs : quelle grandeur ! mais il dépend de ceux qui le servent : qu'il est petit !

Le public est, pour ainsi dire, toujours en âge viril par la solidité de sa raison. C'est un enfant, que le moindre jouet fait courir comme un écervelé. C'est un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, sans savoir à qui il en veut, et qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finirait point à chercher des contrariétés dans le public, puisqu'il a en lui toutes les vertus et tous les vices, toute la force et toute la faiblesse humaine.

Qu'il est heureux ce public ! les rois lui font bâtir de superbes édifices, et lui laissent de beaux monuments, afin qu'il se souvienne d'eux. Tous les historiens travaillent à son histoire : c'est pour lui qu'on laboure, qu'on sème et qu'on recueille ; c'est pour lui chercher des commodités qu'on approfondit les beaux arts. Combien d'hon-

nêtes gens abrègent leurs jours pour lui fournir de beaux exemples et de savantes instructions ! Combien de poètes et de musiciens se creusent le cerveau pour le réjouir ! En un mot, on sacrifie à son utilité la vie et les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur sérieusement établi ; mais quelque comique vous dira que le public ne peut être heureux, puisqu'on lui empoisonne son vin, et que toutes ses maîtresses sont infidèles.

Reprenons le sérieux, pour considérer la véritable grandeur du public. C'est de lui qu'on voit sortir tout ce qu'il y a de plus considérable dans le monde : des souverains pour gouverner les provinces, des intendants pour les régler, des guerriers pour combattre, et des héros pour conquérir.

Après que ces gouverneurs, ces magistrats, ces guerriers et ces héros se sont ainsi glorieusement répandus de toutes parts, ils viennent tous se rassembler à la cour : là l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise et la puissance disparaît.

Là, ceux qui se distinguaient comme autant de souverains viennent se confondre parmi la foule

des courtisans, deviennent courtisans eux-mêmes ; et après s'être attiré les regards de tous, ils se contentent d'être regardés d'un seul.

Comme ces regards relèvent l'éclat des plus belles actions, chacun est jaloux de celui qui se les attire ; mais chacun ne laisse pas de caresser celui dont il est jaloux.

C'est ainsi que le mérite qu'ils se connaissent réciproquement, et qui paraît l'unique lien de leur amitié, est souvent le principe secret de leur haine.

Il est de belles âmes qui s'affranchissent de ces faiblesses vulgaires : et les véritables héros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres qu'à partager avec eux la lumière du soleil.

Je conviens, dit mon Siamois en me disant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces héros parfaits, et leur réputation est venue jusques en mon pays ; mais c'est pour voir encore quelque chose de plus grand que j'ai entrepris ce voyage ; et voici le raisonnement que j'ai fait en traversant les mers. La France est pleine d'hommes illustres, qui ne s'entr'aiment guère ;

il y a aussi quelques vrais héros qui s'entr'estiment sincèrement ; mais les uns et les autres s'accordent tous pour en révérer et en admirer un seul : il faut que ce soit un grand homme [1] !

FIN



TABLE

DES MATIÈRES

ou

Récapitulation des pensées principales contenues dans cet ouvrage (1).

Cette table ne peut être utile qu'à ceux qui auront déjà lu les Amusements, *et qui, voulant revoir quelque endroit, n'ont besoin que de quelques mots pour leur en rappeler l'idée.*

A l'égard de ceux qui n'auront aucune idée de l'ouvrage, ils auront aussi tôt fait de lire le livre entier, que l'extrait le plus abrégé qu'on leur en pourrait faire.

Il faut remarquer que cette table suit l'ordre des pages du livre, qui sont toutes chiffrées de suite.

AMUSEMENT PREMIER

AMUSEMENT SECOND

LE VOYAGE DU MONDE

AMUSEMENT TROISIÈME

PARIS.

AMUSEMENT QUATRIÈME

LE PALAIS.

AMUSEMENT CINQUIÈME

L'OPERA

AMUSEMENT SIXIÈME

LE PAYS DES PROMENADES.

AMUSEMENT SEPTIÈME

LE MARIAGE

AMUSEMENT HUITIÈME

L'UNIVERSITÉ

AMUSEMENT NEUVIÈME

LA FACULTÉ

AMUSEMENT DIXIÈME

LE JEU

AMUSEMENT ONZIÈME

LE CERCLE BOURGEOIS

AMUSEMENT DOUZIÈME

ET DERNIER.

LE PUBLIC

Fin de la table.

NOTES

Page 48. — (1) *Var.* Je ne sais si *mon livre réussira*, mais si on s'amuse à le critiquer, *on se sera amusé à le lire*, *et* mon dessein aura réussi.

(2) Voir ce que nous disons sur cette « réussite » dans l'Introduction, p. 22-23.

Page 49. — (1) *Var.* ... trouva un de mes exemplaires *sous sa main.* A l'ouverture du livre...

(2) *Var.* ... : *Que je suis indigné de ce* titre.

Page 52. — (1) Ce «second volume d'Amusements» n'a point paru, mais parmi les papiers qui furent brûlés à la mort de Dufresny par ses héritiers, se trouvait « une seconde partie des *Amusements sérieux et comiques* » (voir l'Introduction, p. 20). — Le parallèle promis fut écrit par Dufresny en 1711 pour le *Mercure galant*, dont il était alors le rédacteur. Le sujet en est plus limité que l'auteur ne le fait prévoir. Il parut de mai à septembre, sous le titre : *Parallèle burlesque ou Dissertation ou Discours qu'on nommera comme on*

voudra sur Homère et Rabelais. Les idées ici exprimées y sont reprises et développées. — Cette question de préséance entre le comique et le sérieux, la comédie et la tragédie, préoccupait beaucoup les contemporains de Dufresny.

Page 56. — (1) *Var.* Dans la 1re édition, le paragraphe correspondant à celui-ci suit immédiatement le paragraphe 1 de la page 50. Il est rédigé de la façon suivante :

Mon homme poussa plus loin sa remontrance : N'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des amusements ? Ne savez-vous pas que l'homme est fait pour s'occuper, et non *pas* pour s'amuser ? *A cela,* voici ma réponse.

Page 57: — (1) *Var.* L'*errata* de la 1re édition corrigeait *voici* en *voilà.* On voit que la correction n'a pas été maintenue dans ce texte nouveau.

(2) Peut-être faut-il voir dans ces pages une réponse à l'affirmation du début des *Caractères* : « Tout est dit, et l'on vient trop tard... » Il est à remarquer que Dufresny ne nomme point parmi ces auteurs de « pensées » La Bruyère, qui semble pourtant son principal modèle.

Page 58. — (1) *Var. Plusieurs auteurs me le disent* : si Monsieur de La Roche-Foucaut et Monsieur Pascal *me* l'eussent dit, je le croirais. — Ici finit le paragraphe dans la 1re édition. Les lignes suivantes forment un paragraphe isolé, placé un peu plus loin, après celui qui débute par les mots : *Celui qui peut imaginer...* Pour cette transposition.

l'auteur n'a fait qu'une seule correction, au début, Il avait écrit primitivement : Les pensées *de Monsieur de La Roche-Foucaut et de Monsieur Pascal* sont autant de brillants d'esprit...

(2) *Var.* Celui qui peut imaginer vivement *et qui pense juste...*

(3) *Var.* pour *bien* déguiser.

Page 59. — (1) Ce passage est écrit vers 1698, pendant la phase principale de la Querelle des anciens et des modernes. Dufresny a voulu dire son mot sur la question. Il y reviendra plus longuement dans son *Parallèle* de 1711 et en d'autres endroits de son *Mercure* (voir ci-dessus la note 1 de la page 52). Il affecte en général de ne point prendre formellement parti, et il adopte un point de vue tout utilitaire et pratique. Mais il réserve de préférence ses railleries pour les partisans des anciens.

(2) *Var.* il faut *travailler* à force d'érudition.

Page 60. — (1) Dufresny était entré dès sa première jeunesse au service de Louis XIV, et il était devenu l'un de ses favoris. Voir l'Introduction, p. 12.

(2) *Var.* Le chapitre finit ainsi : ... j'ai toujours aimé à faire des réflexions sur *tout* ce que j'y ai vu : *je me suis amusé à faire ces réflexions, je m'amuse à les écrire* ; *je souhaite que vous vous amusiez à les lire.*

Page 61. — (1) *Var.* Il n'y a guère d'amusement plus agréable ni plus utile que le voyage : si quelqu'un veut voyager avec moi par le monde,

c'est-à-dire parcourir *à peu près* tous les états de la vie, qu'il me suive...

Page 62. — (1) *Var.* ... les avenues en sont riantes, d'un abord agréable, et *aboutissent* toutes à un seul point. (La dernière phrase manque.)

Page 64. — (1) Cet éloge du roi n'est pas une flatterie banale, introduite pour obéir à l'usage : Dufresny avait pour Louis XIV une affection réelle. Voir l'Introduction, p. 20, et comparer la fin de l'ouvrage, p. 179.

Page 65. — (1) Par « le peuple de la cour », Dufresny entend désigner le monde des « officiers » ou employés subalternes qui gravitaient autour des grands seigneurs et des « courtisans » : monde auquel Dufresny appartenait par sa naissance et par sa charge d'officier de la chambre du roi. Ce « peuple » très spécial a été peu étudié, et nous reste mal connu ; mais on sait que les sinécures y étaient nombreuses et la faveur toute puissante.

Page 66. — (1) Le *Dictionnaire de l'Académie*, dans son édition de 1740, définit ainsi le *petit-maître* : « Un jeune homme de qualité, qui se distingue par un air avantageux, par un ton décisif, par des manières libres et étourdies. » Dufresny considère cette expression comme un néologisme : « Petit-maître, dit-il dans l'*Errata* de la première édition, *doit être en lettre italique, comme mot*

nouveau. » Et l'on voit, p. 66, qu'il donne à ce « mot nouveau » une étymologie purement logique. Voltaire lui attribue au contraire une origine historique : « On avait appelé la cabale du duc de Beaufort, au commencement de la régence, celle des *importants* ; on appelait celle de Condé le parti des *petits-maîtres*, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'État. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres traces que ce nom de *petits-maîtres*, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse et mal élevée... » *Siècle de Louis XIV*, chap. IV.

Page 67. — (1) *Var.* Les courtisans *caressent ceux qu'ils méprisent, leurs embrassades servent à cacher leur mépris : quelle dissimulation* ! Les petits-maîtres sont plus sincères : ils ne cachent ni leur amitié ni leur *mépris* : *la manière dont ils vous abordent tient de l'un et de l'autre*, et leurs embrassades sont *ordinairement* moitié caresses, moitié coups de poing. — Sur l'usage et l'excès des « caresses » et des « embrassades » parmi les gens de cour, Molière, La Bruyère (et leurs commentateurs) donnent tous les détails désirables.

Page 68. — (1) *Var.* L'*errata* de la 1re édition corrigeait en : ... *toujours poli, flatteur, insinuant.* La correction n'a pas été maintenue.

(2) Les différents traits dont l'auteur peint ici le petit-maître s'appliquent assez bien aux « marquis » de la comédie classique, et en particulier

à ce *petit-maître de ville* qu'est le Marquis du *Négligent* de Dufresny lui-même (1692).

(3) *Var. En sortant de la cour*, entrons dans *Paris*, nous y trouverons de quoi nous amuser longtemps...

Page 69. — (1) Le Marais avait été, vers le milieu du XVIIe siècle, le quartier aristocratique. On l'abandonnait, et le Faubourg Saint-Germain — réuni à la ville depuis 1642 — tendait à le remplacer.

(2) Sur les raisons qu'a eues Dufresny de choisir pour voyageur un Siamois, voir l'Introduction, p. 28 à 30.

(3) *Var.* Le paragraphe précédent manque et celui-ci ne fait qu'un avec le premier. La phrase est ainsi modifiée : ... que les habitants mêmes en ignorent la moitié. *Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouverait de nouveautés surprenantes.* Quel amusement...

Page 70. — (1) *Var.* de la *variété*.

(2) Cette phrase forme répétition avec le début du paragraphe précédent. Cela provient de l'addition inattentive que l'auteur a faite audit paragraphe pour la seconde édition. (Voir les deux variantes qui précèdent.)

Page 71. — (1) La rue Saint-Honoré était alors une des plus belles rues de Paris, et le centre du mouvement.

(2) Un développement du même genre sur le mouvement et les embarras de Paris se trou-

vait déjà dans l'*Espion du Grand Seigneur* de Marana, I, 11. (Voir l'Introduction, p. 28 et 38.) On en trouve un nouveau dans les *Lettres persanes* (lettre 24, *Rica à Ibben)* : « Tu ne le croirais pas peut-être : depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les Français : ils courent, ils volent. Les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un Chrétien », etc...

Page 73. — (1) *Var.* Les trois paragraphes qui terminent ce chapitre n'en forment, dans la première édition, que deux seuls, qui sont ainsi rédigés :

« Les Parisiens n'ont de véritable attention que sur le plaisir et sur la commodité ; ils y raffinent tous les jours : quel raffinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu ? Les logements, les meubles, les voitures, la société, tout y est commode, jusques à l'amour.

« Mais commençons à entrer dans le détail de Paris : vous y verrez plus distinctement que dans le général la singularité de cette ville, de ses habitants et de leurs mœurs. »

Page 74. — (1) *Var.* On monte par plusieurs degrés dans une grande salle, *où mon Siamois* est étonné de voir dans un même lieu...

Page 75. — (1) Dufresny fait allusion dans ce passage

aux boutiques alors installées dans la grand'salle du Palais de justiee, autour des gros piliers qui soutiennent le rang d'areades du milieu. On en trouvait également dans d'autres salles et galeries. C'étaient des boutiques de libraires, de lingères et de divers marehands. On y vendait en particulier « toutes sortes de galanteries, de bijoux et d'ajustements de femmes » (d'après les guides du temps). — Montesquieu a repris ee développement (lettre 86, *Rica à* ***) : « J'allai l'autre jour dans le lieu où se rend la justiee. Avant d'y arriver, il faut passer sous les armes d'un nombre infini de jeunes marehandes, qui vous appellent d'une voix trompeuse. Ce speetaele, d'abord, est assez riant ; mais il devient lugubre, lorsqu'on entre dans les grandes salles, où l'on ne voit que des gens dont l'habit est eneore plus grave que la figure. » (On voit que Montesquieu ne signale plus de boutiques dans les salles, mais seulement dans les galeries.)

(2) *Var.* qu'on appelle ehieane.

(3) Voiei l'explieation de ees deux paragraphes. Ces *têtes noires et cornues*, ee sont les robins : proeureurs, avoués, avoeats ; leur bonnet était noir eomme leur robe, et bien qu'ordinairement nommé « bonnet earré », il se relevait aux angles, en pointes qui pouvaient passer pour imiter de petites *cornes* : d'où son autre nom, que l'on rencontre parfois, de « bonnet à eornes ». (Voir le frontispiee des éditions aneiennes des *Plaideurs*.)

Ce *monstre mugit le langage pernicieux* de la procédure. Mais *à certaines heures réglées*, paraît le juge, qui affronte avec *intrépidité* l'agitation et le flux de paroles des robins. Il n'y a point de jour que le juge ne prononce une sentence, dont l'effet est d'arrêter le procès, — en matière de *successions* comme en toutes autres — et d'*arracher* à la *gueule béante* de la chicane l'os qu'elle était en train de ronger.

Page 77. — (1) *Var. Ils sont cependant tous assez* équitables.

(2) C'était, pour les plaideurs, un usage reçu aux XVIIe et XVIIIe siècles, que de solliciter leurs juges. (Voir la première scène du *Misanthrope* et le premier acte des *Plaideurs*.)

Page 80. — (1) Cet épisode, ajouté en 1707, reproduit une scène de *La Malade sans maladie* (IV, 2), comédie de Dufresny jouée pour la première fois le 27 novembre 1699, et qu'il garda inédite jusqu'à sa mort. (Voir l'Introduction, p. 24.) La scène se passe entre Lucinde, intrigante qui convoite la fortune de la Malade, et le Normand Faussinville, grand amateur de chicane, qui a les mêmes visées pour son propre compte. Le valet de Faussinville, La Valée, prend part à l'entretien. Dufresny a ici fondu en un seul les rôles du maître et du valet ; il a d'autre part pris à la scène I du même acte IV une ou deux répliques spirituelles. De nombreux passages et, en parti-

culier la déclaration du Normand (p. 82-83), sont reproduits à peu près textuellement.

Page 85. — (1) *Var.* Dans le premier texte, le chapitre finit par les lignes suivantes, placées immédiatement après le paragraphe 2 de la page 79 :

Allons, lui dis-je, allons nous reposer, et pour *nous faire perdre* l'idée du Palais, *nous irons ce soir au charmant pays* de l'Opéra.

Page 86. — (1) Une des *Lettres persanes* (lettre 28, *Rica à* ***) porte sur la comédie et l'Opéra, mais la description de Montesquieu n'offre aucune ressemblance avec celle de Dufresny. Elle est, d'autre part, beaucoup plus vive et animée.

Page 87. — (1) On sait qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, pendant les représentations, les spectateurs privilégiés prenaient place « sur le théâtre », c'est-à-dire sur la scène. Ils se tenaient assis ou debout de chaque côté.

Page 88. — (1) Dufresny compare aux contes de fées les *contes* (c'est-à-dire les médisances) auxquels donnaient matière les *fées* (c'est-à-dire les actrices) de l'Opéra. Les contes de fées étaient un genre littéraire des plus à la mode, vers la fin du XVIIe siècle : de 1696 à 1698, avaient paru ceux de Charles Perrault, Mme d'Aulnoy, Mlle Lhéritier, Mme de Murat, Mlle de La Force. Dufresny lui-même avait donné en 1697 au Théâtre italien, une comédie satirique : *Les Fées ou Les Contes de ma mère L'Oye* (en collaboration avec Dominique Biancolelli fils).

Page 89. — (2) Ce traité de l'Opéra et de la Comédie que Dufresny annonce ainsi en 1707 n'a point paru. Et il y a lieu de croire qu'il n'a pas été écrit. Dans la Préfaee de *La Coquette de village* (1715), Dufresny rcnouvelle sa promesse d'un « traité de la eomédie ». Dans le prologue du *Négligent* (1692), il avait exprimé quelques-unes de ses idées sur l'art comique.

Pagc 90. — (1) Le Bois de Boulogne, qui était alors une manière de forêt et non point un pare eomme aujourd'hui, était la promenade préférée des amoureux. On trouve à ce sujet de nombreuses plaisanteries dans les eomédies légères de l'époque (comédies italiennes, et un peu plus tard eomédies foraines). Voir Mareel Poëte, *La Promenade à Paris au XVIIe siècle*, p. 176-177.

(2) Le Cours-la-Reine, et par abréviation le Cours, se trouvait alors en dehors des portes de Paris. Il était formé « par une grande allée d'ormes, et par deux plus petites aux deux côtés ». « C'est un véritable plaisir, dit un guide, d'y voir en été un nombre infini de gens de qualité qui s'y promènent en carrosses ». Par cet usage exclusif des earrosses se motive la plaisanterie de Dufresny. Le peuplc des piétons allait plutôt aux Champs-Elysées, qui n'étaient alors qu'« un grand terrain rempli d'allées d'arbres et de verdure ». (*Curiosités de Paris.* La première édition cst de 1715. Nous eitons la seconde, plus détaillée, qui ne parut qu'en 1723. Comparer la *Description*

de Paris de Germain Brice dans les éditions successives de l'époque.)

Page 91. — (1) Le nouvelliste, au XVIIe siècle, c'est « celui qui est curieux de savoir les nouvelles et qui aime à en débiter », — en les fabricant au besoin. Les conversations de ces oisifs dans les salons, les cafés et sur les promenades publiques formaient comme une gazette parlée, dont les journaux quotidiens ont, dans une certaine mesure, fait passer l'usage. Les moralistes du temps se montrent tous sévères pour ces bavardages. (Voir le très vivant ouvrage de M. Funck-Brentano, *Les Nouvellistes*, et en particulier le chapitre des *Tuileries*, p. 163 à 184.)

(2) « L'allée du milieu de ce jardin, dit l'auteur déjà cité, en parlant du jardin des Tuileries, est appelée la grande allée ; c'est la promenade la plus ordinaire et la plus fréquentée par un monde continuel, vêtu suivant les modes les plus nouvelles. » (*Curiosités de Paris*, p. 120.) Décrivant la terrasse de Saint-Honoré, dans le même jardin, il dit encore : « Vous serez surpris d'y voir continuellement une infinité de personnes de la première qualité et de la bourgeoisie qui y viennent goûter le plaisir de la promenade, et qui s'examinent les uns les autres, s'étudient à qui enchérira sur les modes et à qui en inventera de nouvelles. La critique y a aussi sa bonne part. »

(3) Les femmes de la cour et les élégants de la ville portaient, vers la fin du XVIIe siècle, de très

hauts talons et de très hautes coiffures. La Bruyère parle de « la mode qui fait de la tête de la femme la base d'un édifice à plusieurs étages ». (Chap. XIII.)

Page 93. — (1) Dans l'ancienne langue, *personne qualifiée* est synonyme de *personne de qualité*. On sait, par *Le Bourgeois gentilhomme*, que les bourgeois riches étaient alors férus de noblesse. *Les Bourgeoises de qualité* est le titre d'une comédie de Hauteroche (1690), où l'auteur raille ce travers chez les femmes.

Page 94. — (1) Les horoscopes, « le bâton fourchu », et tous les modes de divination avaient alors la vogue. Le procès et la mort de La Voisin (1680) sont encore aujourd'hui dans toutes les mémoires. Les auteurs comiques, les satiriques, les moralistes dirigent de fréquentes attaques contre le goût trop vif des femmes pour les devineresses.

Page 95. — (1) Ces lois siamoises sont imaginaires. Il n'y a rien qui en approche, de près ou de loin, dans les ouvrages contemporains sur le Siam.

Page 103. — (1) Le regret de Dufresny porte de façon générale sur l'ancienne « galanterie » française, mais peut-être plus particulièrement sur les premiers temps du règne de Louis XIV : sur l'époque de l'Hôtel de Rambouillet et de la Société précieuse. Une plus grande liberté de manières, surtout dans les rapports avec les femmes, avait suivi cette période de politesse raffinée, en partie contemporaine de la brillante jeunesse de Dufresny.

Page 106. — (1) *Var.* Ainsi porte le texte de 1699. Dans le texte de 1707, on lit : « ce sont des feux *plus* solides que les feux de l'Hymen », — ce qui est évidemment une erreur d'impression.

Page 112. — (1) Le « rôle » ici défini a été mis sur le théâtre par Dufresny, dans *Le Double veuvage* (1702), qui est une de ses meilleures comédies. On y voit un Intendant et sa femme que l'on a persuadés, chacun de son côté, d'un veuvage subit, et qui feignent une douleur inexistante. Ils se rencontrent l'un l'autre vers la fin de la pièce, à leur grand désappointement.

Page 116. — (1) Par ces maisons dont chacune est un empire, Dufresny entend désigner les très nombreux collèges du quartier latin : chacun avait ses règles spéciales, ses armoiries, et le principal y exerçait une autorité de souverain.

La dernière phrase fait allusion au Collège des Quatre nations, qui occupait les bâtiments affectés présentement à l'Institut. Il avait été fondé par testament de Mazarin pour élever soixante gentilshommes « des provinces nouvellement venues ou retournées sous la puissance du roi » : c'est à savoir Pignerol (nation italienne), l'Alsace (nation allemande), le Roussillon, la Sardaigne et Conflans (nation espagnole), enfin les provinces flamandes. Il avait été inauguré dix ans auparavant, en 1688.

Page 117. — (1) Pour comprendre ce que Dufresny

dit ici des systèmes, il faut se souvenir que la physique faisait alors partie de la philosophie, et ne s'en distinguait pas.

La suite du paragraphe fait allusion à l'aimant, aux petits corps ou atomes de la doctrine d'Épicure, au baromètre, au thermomètre, à l'hygromètre.

Page 118. — (1) L'auteur donne lui-même la clef de ce paragraphe dans sa Table des matières, où il le résume par les mots : *Aristote et Descartes.* — On sait quelles étaient à la fin du XVII[e] siècle, au temps de Malebranche et de Fontenelle, les luttes des cartésiens contre la philosophie traditionnelle, qui se réclamait d'Aristote.

(2) Ce paragraphe est fait d'équivoques sur différents termes de la philosophie ancienne Les *accidents* dans la doctrine d'Aristote sont les modifications passagères de l'être : on les oppose en général à la substance. La *privation*, dans la même doctrine, est la négation absolue. Le *chaud*, et le *froid*, le *sec* et l'*humide* sont dans l'ancienne physique, les « quatre premières qualités ». La matière subtile, les tourbillons appartiennent au système de Descartes. L'horreur du vide est un principe de la physique, antérieurement aux expériences de Torricelli.

Page 120. — (1) Ce paragraphe est, lui encore, fait d'équivoques. Le mot *climatérique*, au XVII[e] siècle, n'avait aucun rapport avec le mot *climat* : il avait exclusivement le sens qu'il conserve aujour-

d'hui dans l'expression *année climatérique*, laquelle signifie : année critique. D'autre part, le mot *rafraîchissant* s'applique spécialement, en termes de médecine, aux substances propres à diminuer la température du corps. Dufresny veut donc dire que la Faculté de médecine est une région, une zone critique, dont l'atmosphère « refroidit » ceux qui s'y aventurent — ou en un mot une zone mortelle.

Page 121. — (1) Ce passage est une satire des remèdes du temps, et vise en particulier l'abus de la saignée.

Page 122. — (1) Les charlatans pullulaient à Paris sous le règne de Louis XIV. L'ouvrage de Jean Bernier, *Essais de médecine, où il est traité de l'histoire de la médecine et des médecins* (1689, in-4°), consacre un long chapitre (IIIe partie, ch. XVI) à les cataloguer. Il cite dans leur nombre (p. 454) un certain Barbereau, « qui n'eut qu'à déguiser l'eau de Seine et à lui changer le nom pour la mettre à bien plus haut prix que le vin de Champagne... (L'eau) qui partait de chez lui dans de certaines bouteilles était... scellée du sceau de *la fontaine perpétuelle* ». C'était de l'eau pure, avec une très petite dose d' « antimoine vitriolé ». On donnait de cette eau « depuis dix jusqu'à trente louis d'or ». Cela se passait vers 1669, et correspond assez bien avec ce que dit Dufresny, sauf que ce nom de Barbereau ne semble pas celui d'un *étranger*, et aussi que trente sols ne sont pas trente louis d'or...

Peut-être s'agit-il d'un émule de Barbereau, dont le souvenir s'est perdu. — Nous devons la matière de cette note à l'obligeance de M. le Dr Paul Dorveaux, bibliothécaire en chef de l'École de pharmacie de Paris. Les *Commentaires* manuscrits de la Faculté de médecine font connaître un grand nombre de poursuites exercées contre des « empiriques » : mais ces affaires ne sont pas relatées avec une précision suffisante pour permettre, dans le cas présent, une identification.

(2) Lesage a reproduit cette pensée sous une forme pittoresque dans son *Diable boiteux* (ch. vi, éd. de 1707) :

« Considérez plus loin deux hommes que l'on ensevelit. Ce sont deux frères ; ils étaient malades de la même maladie, mais ils se gouvernaient différemment ; l'un avait une confiance aveugle en son médecin, l'autre a voulu laisser agir la nature. Ils sont morts tous deux : celui-là, pour avoir pris tous les remèdes de son médecin, et celui-ci, pour n'avoir rien voulu prendre. — Cela est fort embarrassant, dit Don Cléofas. Eh ! que faut-il donc que fasse un pauvre malade ? — C'est ce que je ne puis vous apprendre, repartit le diable ; je sais bien qu'il y a de bons remèdes, mais je ne sais s'il y a de bons médecins. »

Dufresny suit, plus nettement que Lesage, la doctrine de Molière, suivant laquelle « la nature est bonne » : on sait que cette doctrine est exposée tout au long dans la scène fameuse du *Malade*

imaginaire (III, 3) où Argan discute avec son frère Béralde. D'une façon générale, on note de grands rapports entre les propos de Béralde et tout le présent *Amusement.*

Page 124. — (1) Pour l'intelligence de ce passage, et en particulier de la lettre qui va suivre, il est nécessaire de donner quelques notions sur la façon dont se jouait le lansquenet à cette époque. (Nous les tirons d'une *Académie des jeux* anonyme.) Un banquier est désigné par le sort (et par là s'explique l'allusion de ce paragraphe du début). Les cartes mêlées et coupées, ce banquier (que le Siamois nomme *sacrificateur)* distribue une carte découverte à chacun des autres joueurs *(il étend sur l'autel des feuillets détachés).* Chaque joueur met sur sa carte une somme convenue *(chacun des assistants y met une offrande).* Puis le banquier se donne une carte qu'il découvre. Il tire ensuite d'autres cartes *(il porte sa main sur le reste du livre)*, et c'est de ces cartes que dépend la perte ou le gain de tous les intéressés dans la partie (il est donc naturel que le sacrificateur *tremble* et soit *saisi de crainte*). En effet, toutes les fois que le banquier amènera une carte semblable à quelqu'une de celles qu'il a déjà tirées, il gagnera ce qu'on a joué sur la carte tirée la première (ce qui explique qu'*à chaque feuillet retourné, les assistants* soient *agités*). Mais si avant d'amener des cartes semblables à celles qu'il a déjà tirées, il amène la sienne, il perd

tout ce que les autres joueurs ont mis sur les différentes cartes qu'on a pu tirer jusqu'alors (et dans ce cas le sacrificateur *entre en fureur*). Plusieurs complications diversifient cette donnée générale. — Introduit en France par les lansquenets de Henri IV, ce jeu, au temps de sa plus grande vogue, avait été interdit par Colbert. Mais il se jouait couramment dans les tripots alors si nombreux à Paris.

Page 125. — (1) Dufresny confond ici les combats d'athlètes des Grecs (où l'on ne s'entre-tuait nullement) et les combats de gladiateurs des Romains. Il n'était pas grand clerc, et professait pour les « éruditionnés » un mépris qu'il exprime dans toute sa force au cours de son *Parallèle d'Homère et de Rabelais.*

(2) Au lansquenet, certain coup très défavorable au banquier se nomme un *coupe-gorge.*

(3) Cette *Lettre siamoise* est l'endroit des *Amusements* qui par la forme et les procédés se rapproche le plus des *Lettres persanes.* Aux yeux de certains critiques, c'est là que Montesquieu aurait pris l'idée de son livre. (Voir l'Introduction, p. 40). A tout cet *amusement* sur le jeu, il y a lieu de comparer, au point de vue du sujet et des idées, la lettre 56, *Usbek à Ibben* (sur les joueurs, et en particulier sur les joueuses).

Page 126. — (1) Les Asiatiques se tiennent assis dans leurs cérémonies religieuses, mais assis « à l'orientale » (dans la pose du Bouddha), et non point assis sur

des sièges, comme les joueurs français. La comparaison est tout approximative.

(²) Les cartes à jouer étaient alors des gravures sur bois, en général très médiocres, et coloriées à la main de façon grossière. (Voir l'ouvrage de M. Henry-René d'Allemagne, *Les Cartes à jouer du XIVe au XXe siècle* (1906), et les reproductions qu'il contient.)

Page 128. — (¹) Dufresny qui tire ici le rideau, a été moins discret au théâtre. Passionné lui-même du jeu, il avait mis son vice sur la scène dans son *Chevalier joueur* (1696), d'où il accusa Regnard d'avoir tiré l'idée du *Joueur*. La pièce étant tombée à la première représentation, il la transforma, fit du héros une héroïne et donna en 1709 *La Joueuse* : on y voit une femme de riche bourgeoisie voler son mari, disposer de la main et de la dot de sa belle-fille pour satisfaire sa passion. Cette seconde pièce fut également un insuccès. Comparer d'autre part les pages 151-152.

(²) Voltaire a fait la même remarque, dans son *Dictionnaire philosophique* (au mot *Académie)* : « Ce titre a été tellement prodigué en France qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appelait autrefois des tripots. » — Dans la liste qui suit, Dufresny désigne : par *Académie de musique*, l'Opéra, officiellement nommé Académie royale de musique et fondé en 1672 ; par *Académie pour observer le cours des astres*, l'Académie des sciences, fondée

en 1666, qui comprenait une section d'astronomes ; par *Académie pour régler le cours des mots*, l'Académie française, qui venait de publier, en 1694, la première édition de son dictionnaire. Par les mots *Académie d'éloquence et de peinture*, il semble qu'il fasse deux allusions différentes : à l'Académie française (pour la seconde fois) et à l'Académie de peinture et sculpture, fondée dès 1643. Quant aux *Académies d'armes*, elles étaient en assez grand nombre à Paris, de même que les *Académies bachiques*. Reste l'*Académie de philosophes*, qui peut-être désigne une assemblée privée, telle que l'Académie libre du Luxembourg (1692) ; mais il paraît bien que la phrase ait été introduite surtout par souci de symétrie, et par souvenir du sens étymologique du mot : la première « Académie » fut en effet une réunion de « philosophes ». Tout ce passage est écrit un peu au hasard et sans précision.

Page 129. — (1) Sur la vogue croissante des cafés et sur le déclin des « traiteurs », voir l'Introduction, p. 34. Dans les cafés (qui avaient fait leur apparition à Paris environ vingt-cinq ans plus tôt), le service était assuré par des femmes, que Dufresny, au paragraphe suivant, compare à des *Armide*, c'est-à-dire aux magiciennes d'un palais enchanté. Les cafés tendaient à remplacer les cabarets, et on y servait déjà des liqueurs (au nombre desquelles la « fenouillette »). Voir la comédie de J.-B. Rousseau, *Le Café* (1694), et

consulter *Les Nouvellistes* de M. Funck-Brentano, p. 219 à 241.

(2) Comparer les *Lettres Persanes* (lettre 36, *Usbek à Rhédi)* : « Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles ; dans d'autres, on joue aux échecs. Il y en a une [la maison Procope] où l'on apprête le café de telle manière qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré. »

Page 130. — (1) Dans la rue des Bourdonnais (qui a conservé ce nom) et les rues avoisinantes (notamment la rue aux Fers), se pressaient, à cette époque, les magasins des « marchands d'étoffes de soie ». C'est en parlant de ces étoffes particulièrement précieuses que Dufresny peut dire : « les lingots d'or et d'argent s'[y] mesurent à l'aune ». (On sait que l'aune était la mesure de longueur spéciale aux tissus.)

(2) La Table des matières donne la clef de ce paragraphe : « *le pays de la friperie* ». D'un côté de la Grande Halle, dit le guide plus haut mentionné, « est une galerie nommée les Piliers des Halles ; elle est remplie de boutiques des marchands fripiers ». « Près de là, ajoute-t-il, est le lieu appelé la Friperie, où l'on fait le plus de commerce de vieilles hardes, linges, meubles et autres

marchandises de hasard. » *(Curiosités de Paris*, p. 188-189.)

([3]) La table donne encore la clef : « *le pays des halles* ». Le grand jardin pavé, c'est la Grande Halle, « où l'on apporte et où l'on vend, dit notre guide, la plus grande partie des fruits, herbages et denrées qui se consomment dans cette grande ville ».

Page 131. — ([1]) La Grande Halle était alors une place découverte, et les marchandes s'y abritaient des intempéries dans un tonneau : c'était là un usage commun à toutes les marchandes en plein air.

([2]) Il y avait alors dans Paris un certain nombre d'alchimistes, qu'on nommait aussi *souffleurs* ; et pour les non-initiés, leurs travaux se réduisaient à une vaine recherche de la pierre philosophale. Comparer les *Lettres persanes*, lettre 45, *Rica à Usbek*.

Page 133. — ([1]) A cette époque, en termes de société, le *cercle*, c'est proprement « la compagnie des princesses et des duchesses assises en rond à droite et à gauche de la Reine ». Par extension, le mot s'appliqua également « à toutes les assemblées qui se font dans les maisons particulières chez les dames ». (*Dictionnaire de l'Académie*, XVIII[e] siècle. Le second sens manque dans la 1[re] édition, 1694.)

Page 142. — ([1]) *Noise* est en italiques dans le texte de 1707 en accord avec un curieux *erratum* de

la première édition : *Ce mot doit être en lettre italique, comme un mot proverbial et qu'on donne pour tel.*

Page 143. — (1) Le grand deuil comportait alors des vêtements noirs et un manteau long, également noir, dont la queue finissait en pointe. Le crêpe s'attachait au chapeau, et tombait jusqu'à terre.

Page 145. — (1) On trouve une première idée de cet épisode dans le second acte du *Négligent* (1692). On y voit un « Sénéchal » en deuil affecter une grande douleur de la mort de son père, puis sur un mot de son interlocuteur se réjouir en riant des « bonnes nippes » qu'il a trouvées chez le défunt, et dont il apporte une partie sur lui, pour les jouer. La situation sera reprise dans *La Joueuse* (1709) : le maître à chanter Triolet revient en grand deuil de l'enterrement de sa femme, et deux personnes qui aiment la plaisanterie s'entendent pour le conduire petit à petit, « par l'amour-propre », à chanter « en gambadant » une de ses cantates des plus gaies. On l'avertit au moment le plus vif, et il est tout confus (acte IV, scène IV).

Page 148. — (1) C'est là une erreur de Dufresny — qui pourtant avait le goût du jardinage —. Selon les naturalistes modernes, les branches, qui ont reçu du tronc une sève *brute*, lui renvoient une sève *élaborée*, propre à la nutrition. La « circulation de la sève » — sinon sa transformation —

était connue depuis les travaux de Malpighi (mort en 1694) ; mais elle était contestée par certains savants, disciples de La Quintinie (mort en 1688). Voir à ce sujet l'ouvrage : *Curiosités de la nature et de l'art sur la végétation*, par l'abbé de Vallemont (2e édition, 1705, ch. IV, p. 153).

Page 151. — (1) Dufresny, dans ce portrait, oublie la promesse qu'il avait faite de « tirer le rideau » sur les déportements des joueuses. Voir ci-dessus la p. 128, et la note.

Page 156. — (1) L'épisode qui commence ici a été imité de très près par Balzac, à qui il a fourni l'intrigue et la scène centrale de *La Paix du ménage*. (Voir l'Introduction, p. 42.) Nous donnons ci-dessous les passages principaux de cette scène, afin qu'on puisse juger combien l'imitation a été littérale :

(Martial de La Roche-Hugon vient d'aborder la jeune comtesse de Soulanges, et « il fait jouer par maintien le beau diamant qui orne le doigt annulaire de sa main gauche ») :

... « Elle sourit, et ce sourire sembla mettre fin à la lutte de tous les sentiments qui se heurtaient dans son cœur ; aussi le baron fut-il ravi. *Elle prit de la manière la plus séduisante la main gauche de son adorateur*, et lui ôta du doigt la bague sur laquelle elle avait fixé des yeux animés par tout l'éclat de la convoitise.

— Voilà un bien beau diamant !... s'écria-t-elle

doucement et avec la naïve expression d'une jeune fille qui laisse voir les chatouillements d'une première tentation.

Martial, ému de la caresse involontaire, mais enivrante que la comtesse lui avait faite en dégageant le brillant, la regarda avec des yeux aussi étincelants que la bague.

— Portez-la, lui dit-il, en souvenir de cette heure céleste, et pour l'amour de...

Elle le contemplait avec tant d'extase qu'il n'acheva pas, *il lui baisa la main.*

... *Elle mit la bague à son doigt.* Martial, *comptant sur un prochain bonheur*, fit un mouvement, mais la comtesse se leva tout à coup, *et dit d'une voix claire qui n'accusait aucune émotion : Monsieur, j'accepte ce diamant avec d'autant moins de scrupule qu'il m'appartient.*

Le maître des requêtes resta immobile, la bouche béante.

— M. de Soulanges *le prit, il y a six mois, sur ma toilette et me dit l'avoir perdu.*

— Vous êtes dans l'erreur, Madame, dit Martial d'un air piqué, car je le tiens de Madame de Vaudremont.

— *Précisément*, répliqua-t-elle en souriant, mon mari m'a emprunté cette bague, la lui a donnée, elle vous en a fait présent. Eh ! Monsieur, si elle n'eût pas été à moi, soyez sûr que je ne me serais pas hasardée à la racheter au même prix que la comtesse. ..Mais, tenez, ajouta-t-elle en faisant

jouer un ressort caché sous la pierre, les cheveux de M. de Soulanges y sont encore...

Elle poussa un rire éclatant et railleur, puis elle s'élança dans les jardins avec une telle prestesse qu'il paraissait inutile d'essayer de la rejoindre. D'ailleurs, Martial, *confondu*, ne se trouva pas d'humeur à tenter l'aventure. » (p. 365 à 367, éd. de 1830.)

(Comparer avec les pages 156 à 159 du présent livre).

Balzac a également mis à profit pour son roman la description du cercle (de façon générale), le caractère de la médisante (p. 138 à 140) et divers détails épars.

Page 160. — (1) Comparer dans les *Lettres persanes* la lettre 48, *Usbek à Rhédi.* Usbek se trouve « dans un grand cercle » et pose des questions à un ami renseigné : « Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, et qui parle si souvent à vos ministres qu'on me dit être d'un accès si difficile ?... — Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier. Il est autant au-dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance... » Toute cette lettre 48 a beaucoup de rapports avec le *Cercle bourgeois*, et la comparaison est intéressante.

Page 163. — (1) Cette allusion semble volontairement vague. Dans les ouvrages contemporains

sur le Siam, on ne trouve aucune mention d'oiseau sacré. D'autre part, le pluriel *des peuples* paraît indiquer que le mot *nous* doit être pris dans un sens très large : il doit s'agir de tous les Orientaux, que le XVIIe siècle ne différenciait guère les uns des autres. (Comparer ci-dessus, p. 126, « *nos* sacrifices », et la note (1).) L'allusion pourrait alors s'appliquer, par exemple, au paon, oiseau sacré des Hindous.

(2) Ce caractère a été repris et développé dans la comédie *Le Faux honnête homme* (1703). Le principal personnage Ariste, sorte de Tartufe laïque, se pique de la probité la plus stricte, et se vante de pousser jusqu'au vice la sincérité, la libéralité, le désintéressement. (Voir en particulier la scène II de l'acte II.) Mais cet homme d'honneur rigide est en réalité un intrigant, qui cherche à s'approprier indûment un héritage. Cette comédie en prose a été refondue et mise en vers par Dufresny vers la fin de sa vie, sous le titre : *Le Faux sincère*. La nouvelle version fut jouée avec succès après la mort de l'auteur, en 1731.

Page 169. — (1) Il y a dans ce portrait des réminiscences très marquées du *Théodecte* de La Bruyère (chap. V, *De la Société et de la conversation*, 7e édition, 1692) :

« J'entends Théodecte de l'antichambre : il grossit sa voix à mesure qu'il approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable

par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle... Il rappelle à soi toute l autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer... Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent. »

Page 179. — (1) Le « voyage » se termine comme il avait commencé, par l'éloge de Louis XIV (voir ci-dessus la p. 64 et la note) : mais les louanges vont ici à l'homme, non plus au roi.

Page 181. — (1) Cette table est l'œuvre de Dufresny lui-même, ainsi que l'avertissement qui la précède. Mais elle appartient à la première édition, et a été reproduite, dans la seconde, telle quelle, sans aucune mise à jour. Aussi ne tient-elle aucun compte des additions faites au texte primitif. D'autre part, Dufresny avait disposé sa table, dans la première édition, de façon assez curieuse : toutes les pages étaient mentionnées une à une par leur chiffre, chacune sur une ligne. Si le même sujet se continuait d'une page à l'autre, le chiffre était simplement précédé d'une rangée de points. C'est pour cela que l'avertissement dit : « Cette table suit l'ordre des pages du livre, qui sont toutes chiffrées de suite. » Dans la seconde édition fut adoptée une disposition m ins originale et moins encombrante, que nous imitons.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PRÉSENTE ÉDITION

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME), SUR VÉLIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

Date Due

